

## *La Queste del Saint Graal*

Traduction par Isabelle VEDRENNE-FAJOLLES (Université de Nice)

### **Nota bene**

Les numéros indiqués en haut de chaque page de traduction renvoient aux numéros des pages correspondantes de l'édition d'A. Pauphilet.

Les informations marquées entre crochets sont absentes de l'édition d'A. Pauphilet. Elles ont été ajoutées dans un souci de correction et de cohérence de la traduction.

Voici maintenant ce que dit le conte : lorsque monseigneur Gauvain se fut séparé de ses compagnons, il chevaucha bien des jours, plus ou moins loin, sans trouver une aventure qui mérite d'être rappelée dans un récit. Et les autres compagnons faisaient de même, car ils ne trouvaient pas le dixième des aventures accoutumées. A cause de cela, la Quête leur parut plus pénible. Monseigneur Gauvain chevaucha de la Pentecôte jusqu'à la Sainte Madeleine, sans trouver une aventure qui mérite d'être racontée. Il s'en étonna, car il pensait que, dans la Quête du Saint Graal, les aventures extraordinaires et marquantes se seraient plus vite présentées qu'en une autre occasion. Un jour, voilà qu'il rencontra Hector des Mares chevauchant seul. Ils se reconnurent aussitôt qu'ils se virent et se manifestèrent une grande joie. Et monseigneur Gauvain demanda à Hector de ses nouvelles. Celui-ci répondit qu'il était en parfaite santé mais que depuis longtemps et quel que soit le lieu où il se soit rendu, il n'avait pas trouvé une seule aventure.

« Par ma foi, dit monseigneur Gauvain, c'est de cela que je voulais me plaindre à vous. En effet, je le jure, depuis que j'ai quitté Camaalot, je n'ai rencontré aucune aventure. Je ne sais comment cela a pu se produire, car ce n'est pas faute d'être allé en des terres étrangères, dans de lointains pays et d'avoir chevauché de jour comme de nuit. En effet, je vous assure, sur la loyauté que je vous dois comme compagnon, que, sans faire autre chose, simplement pour pouvoir continuer, j'ai déjà tué plus d'une dizaine de chevaliers<sup>1</sup>, dont le moins bon était d'assez grande valeur : et je n'ai trouvé aucune aventure. »

D'étonnement, Hector commence à se signer.

« Dites-moi donc, ajoute monseigneur Gauvain, si vous avez rencontré depuis [notre départ] un de nos compagnons.

- Oui, répond Hector, depuis quinze jours, j'en ai rencontré plus de vingt, chacun allant son chemin, et il n'y en a pas un qui ne se soit plaint à moi de ne pas pouvoir trouver d'aventure.

- Par ma foi, reprit monseigneur Gauvain, ce que j'entends est incroyable. Et avez-vous entendu parler de monseigneur Lancelot ces derniers temps ?

- En vérité,

Publication de l'équipe du projet BFM, ICAR ENS-LSH Lyon, 2005

<http://bfm.ens-lsh.fr/queste-agreg>



<sup>1</sup> Notons ici, que dans d'autres versions manuscrites, il s'agit de tuer [sous-entendu d'épuisement] dix chevaux.

pas du tout. Je ne trouve personne pour me donner des nouvelles de lui, pas plus que s'il s'était enfoncé dans l'abîme. C'est pourquoi je suis très inquiet pour lui et crains qu'il ne soit dans quelque prison.

- <sup>2</sup>Et avez-vous entendu parler ces derniers temps de Galaad, de Perceval ou de Bohort ?

- En vérité, dit Hector, non. Ces quatre-là sont si bien perdus que l'on n'en a pas le moindre écho<sup>3</sup>.

- Que Dieu les conduise donc, dit monseigneur Gauvain, quel que soit le lieu où ils se trouvent. Car, en vérité, si eux échouent dans les aventures du Saint Graal, les autres n'en obtiendront rien. Et je pense qu'ils réussiront, car ce sont les hommes les plus valeureux de la Quête. »

Quand les deux chevaliers ont parlé ensemble un long moment, Hector dit :

« Seigneur, vous avez longtemps chevauché tout seul, comme moi-même, et nous n'avons rien trouvé. Chevauchons donc ensemble [afin de] savoir si nous aurions de plus grandes chances de trouver une aventure que chacun de notre côté.

- Par ma foi, dit monseigneur Gauvain, vous avez raison et j'accepte. Cheminons donc ensemble, que Dieu nous conduise en un lieu où nous trouvions quelque chose de ce que nous sommes en train de chercher.

- Seigneur, dit Hector, dans la direction d'où je viens, nous ne trouverons rien, pas plus que dans celle dont vous venez. »

Gauvain répond qu'il est fort probable qu'il en soit ainsi.

- Je propose donc, dit Hector, que nous allions dans une direction autre que celle que nous avons suivie. »

Et son compagnon reconnaît que le conseil est bon. Hector prend un sentier tracé dans la plaine où ils se sont rencontrés et ils abandonnent le chemin principal.

Ils chevauchèrent ainsi huit jours, sans trouver aucune aventure : cela leur était fort pénible. Un jour, il arriva qu'ils chevauchèrent au milieu d'une vaste forêt inhospitalière, où ils ne rencontrèrent personne, ni homme, ni femme. Le soir, il leur fut donné de trouver, sur une montagne, entre deux rochers, une fort vieille chapelle qui semblait en si mauvais état qu'elle n'était fréquentée par âme qui vive. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils mirent pied à terre, se séparèrent de leur écu et de leur lance et les laissèrent à l'extérieur de la chapelle, contre le mur. Puis ils ôtèrent selle et mors à leurs chevaux et les laissèrent paître

---

<sup>2</sup> A. Pauphilet a omis d'indiquer à cet endroit le changement de locuteur.

<sup>3</sup> L'expression « ne vent ne voie » reste sous traduite, mais il est difficile de rendre correctement en français moderne sa richesse sémantique.

dans la montagne. Ils se défirent alors de leurs épées et les laissèrent là. Puis, ils allèrent faire leurs oraisons et prières devant l'autel, comme de bons chrétiens doivent le faire. Cela fait, ils allèrent s'asseoir sur un siège qui se trouvait dans le chœur et discutèrent entre eux de bien des choses ; mais jamais il ne fut question de manger, parce qu'ils savaient bien qu'à ce moment-là, ils se désoleraient pour rien. En ce lieu, il faisait très noir, parce qu'il n'y avait ni lampe, ni cierge allumés. Après avoir veillé un moment, ils s'endormirent, chacun de leur côté.

Quand ils se furent endormis, chacun fit un rêve extraordinaire qu'il ne faut pas oublier et que l'on doit bien rappeler dans un récit, à cause de leur très grande signification. [Voici] ce que monseigneur Gauvain vit pendant son sommeil : il rêva qu'il était dans un pré plein d'herbe verte et il y avait des fleurs en abondance. Dans ce pré, il y avait un râtelier où paissaient cent cinquante taureaux. Ces taureaux étaient ombrageux et avaient tous une robe tachetée, à l'exception de trois d'entre eux. Parmi ces trois, l'un n'était ni vraiment taché, ni vraiment sans tache : il portait la marque d'une tache. Les [deux] autres étaient si blancs et si beaux qu'ils ne pouvaient l'être davantage. Ces trois taureaux avaient le cou enserré dans des jougs solides et rigides. Tous les taureaux disaient : « Partons d'ici, pour chercher une meilleure pâture que celle-ci ». Les taureaux partaient à l'instant même, s'en allaient par la lande et non par le pré ; et ils restaient absents très longtemps. Quand ils revenaient, plusieurs manquaient. Et ceux qui revenaient étaient si maigres et si épuisés qu'ils pouvaient à peine se tenir debout. Des trois sans tache, l'un revenait mais les deux autres restaient au loin. Une fois qu'ils étaient arrivés au râtelier, une telle querelle montait entre eux que la nourriture leur manquait et qu'il leur fallait se séparer les uns des autres.

Voilà ce qui arriva à monseigneur Gauvain. Mais Hector eut une vision très différente de celle de son compagnon, car il lui sembla que lui et Lancelot descendaient d'un trône et enfourchaient deux grands chevaux en disant : « Allons chercher ce

que nous ne trouverons jamais. »

Aussitôt, ils se séparaient et cheminaient bien des jours jusqu'à ce que Lancelot tombe de cheval, envoyé à terre par un homme qui le dépouillait entièrement. Après l'avoir dépouillé, il lui passait un vêtement qui était plein de houx et le faisait monter sur un âne. Une fois sur la bête, Lancelot chevauchait longtemps, jusqu'à ce qu'il arrivât à une source, la plus belle qu'il eût jamais vue. Mais quand il se penchait pour boire, la source disparaissait de sorte qu'il ne la voyait plus. Quand il voyait qu'il ne pouvait avoir de son eau, il s'en retournait d'où il était venu. Hector, qui ne s'était jamais donné de mal, cheminait hors de la voie ça et là, jusqu'à ce qu'il parvienne à la maison d'un homme riche qui célébrait des noces et donnait une grande fête. Il frappait à la porte en disant : « Ouvrez, ouvrez ! »

Et le seigneur s'approchait et lui disait : « Seigneur chevalier, cherchez une autre demeure, car n'entre ici personne qui soit monté aussi haut que vous l'êtes. » Hector repartait aussitôt, plus peiné que quiconque, et s'en retournait à son trône qu'il avait laissé. Ce rêve troubla tant Hector que l'affliction le réveilla. Il commença à se tourner et à se retourner, en homme qui ne pouvait dormir. Et quand monseigneur Gauvain, qui ne dormait pas, lui aussi réveillé par son songe, entendit Hector se retourner ainsi, il lui demanda :

« Seigneur, dormez-vous ? »

- Non, seigneur, répondit Hector, j'ai été réveillé à l'instant par une vision surprenante que j'ai eue pendant mon sommeil.

- Par ma foi, dit monseigneur Gauvain, je vous dis la même chose. J'ai eu une vision très surprenante, qui m'a réveillé. Je vous affirme que je ne connaîtrai plus de paix avant d'en connaître le sens.

- Je vous dirai de la même façon, répondit Hector, que je ne connaîtrai pas non plus de paix tant que je ne saurai pas ce qu'il en est de monseigneur Lancelot, mon frère. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, ils virent passer par la porte de la chapelle une main prolongée par un bras que l'on voyait jusqu'au coude et qui était recouverte d'une riche soie vermeille. Cette main, d'où pendait un mors qui n'était pas

spécialement luxueux, se refermait sur un gros cierge qui brûlait en libérant une grande clarté. Elle passa devant eux, entra dans le chœur et s'évanouit de telle façon qu'ils ne surent ce qu'elle était devenue. Aussitôt, ils entendirent une voix qui leur dit :

« Chevaliers à la foi chancelante, vous qui croyez si mal, les trois choses que vous avez vues à l'instant vous font défaut ; c'est pourquoi vous ne pouvez accéder aux aventures du Saint Graal. »

Quand ils entendirent cela, ils furent tout ébahis. Après s'être tus un long moment, monseigneur Gauvain prit la parole le premier et dit à Hector :

« Avez-vous compris ces paroles ? »

- En vérité, seigneur, répondit-il, non, et pourtant je les ai bien entendues.

- Au nom de Dieu, dit monseigneur Gauvain, nous avons cette nuit vu tant de choses, en dormant comme en veillant, que le mieux à faire pour nous est d'aller trouver un ermite, un saint homme qui nous explique la signification de nos songes et de ce que nous avons entendu. Et nous ferons ce qu'il nous conseillera, car autrement, il me semble que nous userions nos pas en vain, comme nous l'avons fait jusqu'ici. »

Hector répondit qu'il ne voyait que du bien dans ce conseil. Les deux compagnons restèrent ainsi toute la nuit dans la chapelle ; après s'être réveillés, ils ne se rendormirent plus, chacun pensait plutôt intensément à ce qu'il avait vu dans son sommeil.

Une fois le jour levé, ils allèrent voir où étaient leurs chevaux. Ils les cherchèrent jusqu'à ce qu'ils les trouvent. Ils les sellèrent, leur passèrent les mors, prirent leurs armes, enfourchèrent leurs montures et quittèrent la montagne. Une fois arrivés dans la vallée, ils rencontrèrent un jeune homme qui montait un cheval de trait et cheminait seul.

Ils le saluent et il leur rend leur salut.

« Cher ami, demanda monseigneur Gauvain, sauriez-vous nous indiquer près d'ici un ermitage ou un monastère ? »

- Oui, seigneur, répondit le jeune homme. »

Il leur montre alors un petit sentier sur leur droite et leur dit :

« Ce sentier vous mènera tout droit à l'Ermitage Renommé, qui se trouve sur une petite colline ; mais elle est si pentue

qu'aucun cheval ne pourrait y monter. C'est pourquoi il vous faudra descendre de cheval et continuer à pied. Quand vous serez arrivés là-bas, vous trouverez un ermite, le plus sage et le meilleur qui soit dans ce pays.

- Cher ami, nous te recommandons à Dieu, dit monseigneur Gauvain, car tu as bien répondu à nos souhaits en nous disant tout cela. »

Le jeune homme s'en va d'un côté et les chevaliers de l'autre. Après avoir un peu continué, ils rencontrent dans la vallée un chevalier armé de pied en cap qui leur crie dès qu'il les aperçoit : « Joutez ! »

- Au nom de Dieu, dit monseigneur Gauvain, depuis que j'ai quitté Camaalot, je n'ai trouvé personne qui me demande de l'affronter, et puisque celui-là le propose, il aura satisfaction.

- Seigneur, dit Hector, laissez-moi y aller, s'il vous plaît.

- Vous n'en ferez rien, répond Gauvain, mais s'il m'envoie à terre, cela ne me gênera pas que vous preniez ma suite. »

Alors, il cale sa lance contre la selle, passe à son bras son écu et se met à galoper vers le chevalier ; et celui-ci arrive à sa rencontre à aussi vive allure que le lui permet sa monture. Ils se portent de si grands coups que les écus sont transpercés et que les hauberts se rompent ; ils s'infligent de profondes blessures, mais l'un est plus touché que l'autre. Monseigneur Gauvain fut atteint au côté gauche, d'une blessure sans gravité. En revanche, le chevalier fut mortellement blessé : la lance l'avait transpercé de part en part. Tous deux vident les étriers et dans leur chute, la lance se brise, si bien que le chevalier garde en lui le fer et se sent si mortellement touché qu'il ne peut se relever.

Quand monseigneur Gauvain se voit à terre, il se relève aussitôt rapidement, porte la main à son épée, met son écu devant son visage et fait mine de montrer la plus grande vaillance dont il ait jamais fait preuve, lui qui en est puissamment doté. Mais, voyant que le chevalier ne se relève pas, il comprend qu'il est mortellement touché. Alors, il lui dit :

« Seigneur chevalier, il vous faut vous défendre ou je vous tuerai.

- Ha ! Seigneur chevalier ! Sachez-le, en vérité, je suis mort. C'est pourquoi je vous prie de faire ce que je vais vous demander. »

Monseigneur Gauvain dit qu'il le fera

volontiers, si cela est en son pouvoir.

« Seigneur, je vous prie de m'emmener jusqu'à une abbaye proche d'ici et de me faire donner les derniers sacrements, comme on doit le faire pour un chevalier.

- Seigneur, répondit monseigneur Gauvain, je ne connais aucun monastère près d'ici.

- Ha ! Seigneur !, reprit l'autre chevalier, hissez-moi sur votre cheval et je vous guiderai jusqu'à une abbaye que je connais et qui n'est pas très loin. »

Monseigneur Gauvain installe alors le chevalier devant lui sur son cheval, confie à Hector [le soin de] porter son écu, ceinture le blessé par les côtés pour qu'il ne tombe pas. Et le chevalier conduit le cheval tout droit à une abbaye qui se trouvait près de là, dans une vallée.

Une fois arrivés devant la porte, ils appelèrent jusqu'à ce que les habitants du lieu les entendent. Ceux-ci vinrent ouvrir la porte et leur firent bon accueil ; ils descendirent de cheval le chevalier blessé et l'étendirent avec le plus de douceur possible.

Aussitôt couché, celui-ci demande son Sauveur<sup>4</sup> et on le lui apporte. Quand il voit venir l'hostie, il commence à pleurer très abondamment et tend ses mains vers elle. Il se confesse de tous les péchés dont il se sent coupable envers son Créateur, devant tous ceux de l'endroit, et demande pardon en pleurant doucement. Une fois qu'il a dit tout ce dont il croit se souvenir, le prêtre lui donne son Sauveur et il le reçoit avec grande dévotion. Quand il a communiqué au Corps du Christ, il demande à monseigneur Gauvain de lui ôter la lance de la poitrine. Et celui-ci lui demande qui il est et de quel pays il vient.

« Seigneur, répond-il, j'appartiens à la maison du Roi Arthur et je suis compagnon de la Table Ronde. Je m'appelle Yvain le Bâtard et je suis le fils du roi Urien. J'étais parti en Quête du Saint Graal avec mes autres compagnons, mais voici que maintenant, par la volonté de Notre-Seigneur ou à cause de mon péché, vous m'avez mortellement blessé. Je vous le pardonne sans réserve, et que Dieu vous le pardonne aussi. »

Quand monseigneur Gauvain entend ces paroles, il s'écrie, très affligé :

« Ha ! Dieu ! Voilà un bien grand malheur. Ha ! Yvain ! J'ai tant de peine pour vous !

- Seigneur, qui êtes-vous ?

- Je suis Gauvain, le neveu du Roi Arthur.

---

<sup>4</sup> Façon de dire « l'hostie » de la communion. Sans doute peut-on garder cette formulation qui correspond à une époque où la question de la transsubstantiation est discutée. V. les études littéraires sur la *Quête del Saint Graal*, en particulier celle de Pauphilet. On peut aussi conserver la formulation traditionnelle à l'heure actuelle : « demander la communion »

- Je n'ai donc pas à regretter d'avoir été tué de la main d'un homme d'aussi grande valeur que vous l'êtes. Par Dieu, quand vous vous rendrez à la cour, saluez pour moi tous nos compagnons que vous trouverez vivants, car je sais bien qu'il en mourra beaucoup dans cette Quête ; et dites-leur, au nom de la fraternité qui les unit à moi, de se souvenir de moi dans leurs prières et oraisons. Qu'ils prient Notre-Seigneur d'avoir pitié de mon âme. »

Alors, monseigneur Gauvain et Hector commencent à pleurer. Puis Gauvain prend dans ses mains le fer de la lance qu'Yvain avait dans la poitrine. Lorsqu'il le tira, Yvain se raidit sous l'effet de la grande douleur qu'il ressentait. Aussitôt, son âme quitta son corps et il mourut entre les bras d'Hector. Monseigneur Gauvain en fut très affligé et il en fut de même pour Hector, car ils l'avaient vu accomplir bien de magnifiques prouesses. Ils le firent ensevelir somptueusement dans un drap de soie que les moines du lieu apportèrent pour lui, quand ils surent qu'il était fils de roi. Ils dirent la messe que l'on doit dire pour un mort, l'enterrèrent devant le maître autel du lieu, mirent une belle dalle au-dessus de lui et y firent écrire son nom ainsi que le nom de celui qui l'avait tué.

Monseigneur Gauvain et Hector quittent alors l'endroit, fort affligés par la terrible aventure qui leur est arrivée ; en effet, ils se rendent bien compte que c'est une véritable malédiction. Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent au pied de l'ermitage renommé. Une fois arrivés là, ils attachèrent leurs chevaux à deux chênes. Ils empruntèrent alors un étroit sentier qui montait vers le sommet de la colline et le trouvèrent si raide et si pénible à gravir qu'ils étaient épuisés et fourbus avant d'arriver au sommet. Une fois parvenus en haut, ils virent l'ermitage où demeurait le saint homme qui s'appelait Nascien : c'était une humble maison, avec une petite chapelle. Ils se dirigèrent de ce côté et virent, dans un jardin qui se trouvait près de la chapelle, un saint homme de grand âge, qui cueillait des orties pour son repas, en homme qui n'avait pas goûté d'autre mets depuis longtemps. Aussitôt

qu'il les voit en armes, il pense bien qu'ils font partie des chevaliers errants qui ont entrepris la Quête du Saint Graal, dont il a entendu parler depuis longtemps. Laisant ce qu'il faisait, il vient à eux et les salue ; ils s'inclinent humblement devant lui et lui rendent son salut.

« Chers seigneurs, demanda l'ermite, quelle aventure vous a conduits par ici ?

- Seigneur, répondit monseigneur Gauvain, le désir dévorant que nous avons de vous parler pour recevoir conseil à propos de ce qui nous trouble et pour savoir avec certitude pourquoi nous sommes dans l'erreur. »

Quand l'homme entendit parler ainsi monseigneur Gauvain, il pensa qu'il était très avisé des choses d'ici-bas et lui dit :

« Seigneur, je ne vous refuserai rien de ce que je peux savoir ou faire. »

Il les emmène alors tous deux dans sa chapelle et leur demande qui ils sont. Ils se présentent et se font si bien connaître qu'il sait exactement qui est chacun. Il leur demande alors qu'ils lui disent ce qui les trouble afin qu'il les guide de son mieux. Monseigneur Gauvain lui dit aussitôt :

« Seigneur, il se trouve qu'hier, moi et mon compagnon ici présent, nous avons chevauché tout le jour au milieu d'une forêt, sans rencontrer âme qui vive, jusqu'à ce que nous trouvions une chapelle sur une montagne. Là, nous sommes descendus de cheval, car nous préférions nous reposer à l'intérieur plutôt que dehors. Une fois débarrassés de notre équipement, nous sommes entrés dans la chapelle et nous nous sommes endormis, chacun de notre côté. Après m'être endormi, j'ai fait un rêve incroyable. »

Alors, il lui raconte lequel. Quand Gauvain a tout dit à l'ermite, Hector lui raconte à son tour son rêve. Ensuite, les chevaliers lui parlent de la main qu'ils ont vue alors qu'ils étaient éveillés et de ce que leur a dit la voix. Après lui avoir tout raconté, ils supplient l'ermite qu'au nom de Dieu, il leur explique la signification de tout cela. En effet, ce n'est pas sans une grande signification que tout cela leur est arrivé pendant leur sommeil.

Quand le saint homme a écouté tout ce pourquoi ils sont venus à lui, il répond à monseigneur Gauvain :

« Cher seigneur, dans le pré que vous avez vu, il y avait une mangeoire. En celle-ci, nous devons

comprendre la Table Ronde, car comme il y a dans la mangeoire des barreaux qui séparent les espaces, de même il y a autour de la Table Ronde des colonnes qui séparent les sièges les uns des autres. Par le pré, nous devons comprendre l'humilité et la patience qui sont toujours vivantes et pleines de force. Et, parce que ni l'humilité, ni la patience ne peuvent être vaincues, c'est sur elles que fut fondée la Table Ronde, où, grâce à la douceur et à la fraternité qui régnaient entre les chevaliers, la chevalerie s'est montrée depuis si puissante qu'elle ne peut être vaincue. C'est pour cela que l'on dit qu'elle fut fondée sur l'humilité et sur la patience. Dans la mangeoire, se rassasiaient cent cinquante taureaux. Ils y mangeaient et ne paissaient pas dans le pré, car s'ils s'y étaient trouvés, leur cœur serait resté humble et patient. Les taureaux étaient orgueilleux et tout tachetés, à l'exception de trois d'entre eux. Dans ces taureaux, tu dois voir les compagnons de la Table Ronde, qui, à cause de leur luxure et de leur orgueil, sont si gravement tombés en état de péché mortel qu'ils ne peuvent cacher leurs péchés au fond d'eux et qu'il leur faut le laisser paraître au dehors, si bien qu'ils sont tachés, marqués, souillés et mauvais, comme l'étaient les taureaux. Parmi les taureaux, il y en avait trois qui n'étaient pas tachés, c'est-à-dire qu'ils étaient sans péché. Deux étaient blancs et beaux, le troisième avait été marqué d'une tache. Les deux qui étaient blancs et beaux représentent Galaad et Perceval, qui sont plus blancs et plus beaux que quiconque. Ils sont beaux, en vérité, eux qui sont la perfection de toute vertu. Ils sont blancs, sans souillure et sans tache, et l'on trouverait difficilement aujourd'hui un homme qui soit sans aucune tache. Le troisième, qui avait été marqué d'une tache, c'est Bohort, qui autrefois a perdu sa virginité. Mais, depuis lors, il s'est si bien amendé par sa chasteté que ce méfait lui est tout entier pardonné. Les trois taureaux étaient retenus par le cou, ce qui signifie que c'étaient les trois chevaliers en qui la virginité était si profondément enracinée qu'ils n'avaient pas la possibilité de relever la tête : c'est-à-dire qu'ils prenaient soin que l'orgueil ne puisse entrer en eux. Les taureaux disaient : « Allons chercher une pâture meilleure que celle-ci ». Le jour de la Pentecôte, les chevaliers de la Table Ronde dirent :

« Partons en Quête du Saint Graal. Ainsi, nous serons repus des honneurs d'ici-bas et de la nourriture céleste que le Saint-Esprit envoie à ceux qui s'assoient à la table du Saint Graal. Là est la bonne pâture. Laissons celle-ci, allons là-bas. »

Ils quittèrent la cour, et cheminèrent par la lande et non par le pré. Quand ils quittèrent la cour, ils n'allèrent pas se confesser, comme doivent le faire ceux qui se mettent au service de Notre-Seigneur. Ils ne se mirent pas en route dans l'humilité et la patience, signifiées par le pré, mais allèrent par la lande et les friches, dans la voie où ne croissent ni fleurs ni fruits : c'est l'Enfer, la voie où toutes les choses qui ne sont pas conformes sont détruites. Au retour, il en manquait plusieurs : c'est-à-dire que tous ne reviendront pas et qu'une partie y aura trouvé la mort. Et ceux qui revenaient étaient si maigres et si épuisés qu'ils pouvaient à peine tenir debout ; ce qui veut dire que ceux qui reviendront seront si aveuglés par le péché que les uns auront tué les autres, et qu'ils n'auront pas un membre qui puisse les soutenir, c'est-à-dire qu'ils n'auront en eux aucune des vertus qui font tenir un homme debout pour lui éviter de tomber en Enfer et qu'ils seront porteurs de toutes les souillures et de tous les péchés mortels. Des trois sans tache, un seul reviendra, et les deux autres resteront, c'est-à-dire que des trois Bons Chevaliers, un seul reviendra à la cour : non pas pour la nourriture de la mangeoire, mais pour annoncer quelle bonne pâture ont perdue ceux qui sont en état de péché mortel. Les deux autres resteront, car ils auront trouvé une si grande douceur dans la nourriture du Saint Graal qu'ils ne voudront en aucune manière s'en éloigner après l'avoir savourée. L'ultime leçon de votre songe, continua l'ermite, je ne vous la dirai pas, car il n'en viendrait aucun profit et on pourrait même vous faire prendre un mauvais chemin à cause d'elle.

- Seigneur, dit monseigneur Gauvain, je m'en passerai donc, puisque c'est votre volonté. Je dois bien le faire, car vous avez si bien remplacé mes doutes par des certitudes que je vois clairement le sens de mon rêve. »

Alors, le saint homme parla à Hector et lui dit :

« Hector, il vous a semblé que Lancelot et vous descendiez d'un trône. Le trône symbolise la domination ou la seigneurie. Le trône dont vous descendiez, c'est le grand amour et la grande révérence que l'on vous portait à la Table Ronde, c'est-à-dire ce que vous avez laissé quand vous avez quitté la cour du Roi Arthur. Vous étiez montés tous deux sur deux grands chevaux, à savoir l'orgueil et l'insolence : ce sont les deux chevaux de L'Ennemi. Et vous disiez : « Allons chercher ce que nous ne trouverons jamais », c'est le Saint Graal, les secrets de Notre-Seigneur, qui ne vous seront jamais révélés, car vous n'êtes pas dignes de les voir. Quand vous vous êtes séparés l'un de l'autre, Lancelot a chevauché jusqu'à ce qu'il tombe de cheval, c'est-à-dire qu'il abandonne l'orgueil et se convertisse à l'humilité. Sais-tu qui lui a fait perdre son orgueil ? Celui qui a fait chuter l'orgueil du Ciel, Jésus-Christ : ce fut lui qui humilia Lancelot et le conduisit au dépouillement. Il le dépouilla si bien de ses péchés que Lancelot se vit nu, sans les vertus qu'un chrétien doit avoir, et il demanda pardon. Aussitôt Notre-Seigneur le couvrit de nouveau. Et sais-tu de quoi ? De la patience et de l'humilité : voilà la robe qu'il lui donna et qui était pleine de houx ; il s'agit de la haire, qui est piquante comme le houx. Puis il le fit monter sur un âne, animal de l'humilité. Cela apparut bien dans le fait que Notre-Seigneur en monta quand il entra dans la ville de Jérusalem, Lui qui était le Roi des rois et tenait toute richesse en son pouvoir ; et il ne voulut pas y entrer sur un destrier ou un palefroi, mais le fit sur la bête la plus grossière et la plus vilaine, sur l'âne, pour que pauvres et riches y trouvent un exemple. C'est cet animal que vous avez vu Lancelot chevaucher pendant votre sommeil. Et, après avoir cheminé un moment, il arrivait à une source, la plus belle qu'il ait jamais vue, et mettait pied à terre pour y boire. Et lorsqu'il se penchait, la source disparaissait. Ayant vu qu'il ne pourrait avoir de cette eau, Lancelot regagna le trône dont il était parti. La source est telle

qu'on ne peut l'épuiser, quelle que soit la quantité qu'on en prélève : c'est le Saint Graal, la grâce du Saint-Esprit. La source est la douce pluie, la douce parole du Saint Évangile dans laquelle celui qui a dans le cœur un vrai repentir trouve une grande douceur ; et plus il la savoure, plus il la désire. C'est la grâce du Saint Graal, car plus elle est généreuse et abondante, plus il en reste. C'est pourquoi on doit à juste titre la qualifier de source. Quand il arrivait à la source, il mettait pied à terre ; ce qui veut dire que, quand il arrivera devant le Saint Graal, il mettra pied à terre, ne se considérant même pas comme un homme pour avoir succombé au péché. Et quand il s'abaissera, c'est-à-dire quand il s'agenouillera pour boire et être complètement rassasié de sa grande grâce, alors la source, c'est-à-dire le Saint Graal, disparaîtra. Car il perdra la vue devant le Saint Vaisseau, pour avoir souillé ses yeux en regardant l'ordure terrestre ; et il perdra l'usage de son corps, pour l'avoir laissé si longtemps au service de L'Ennemi. Cette punition durera vingt quatre jours, pendant lesquels il restera sans manger, sans boire, sans parler, sans remuer un orteil ni aucun membre, mais il croira rester toujours dans la félicité où il se trouvait au moment où il perdit la vue. Alors, il dira une partie de ce qu'il aura vu. Aussitôt, il quittera le pays et se rendra à Camaalot.

Quant à vous, qui chevaucherez toujours le grand destrier, c'est-à-dire qui serez toujours en état de péché mortel, dans l'orgueil, l'envie et bien d'autres vices, vous vous écarterez du droit chemin en divers lieux, jusqu'à ce que vous arriviez à la maison du Riche Roi Pêcheur, où Justes et Vrais Chevaliers seront en fête à cause de la grande découverte qu'ils auront faite. Quand vous arriverez en ce lieu et penserez y entrer, le roi vous dira qu'il n'a que faire d'un homme monté aussi haut que vous, c'est-à-dire qui vive dans le péché mortel et dans l'orgueil. Quand vous entendrez cela, vous retournerez à Camaalot, sans avoir guère trouvé

vosre profit dans cette Quête. Je vous ai donc dit et expliqué une partie de ce qui vous arrivera. Il faut maintenant que vous compreniez clairement le sens de la main que vous avez vue passer devant vous, celle qui portait un cierge et un mors ; et la voix vous dit ensuite que ces trois choses vous manquaient. Par la main que tu as vue, tu dois comprendre la charité ; par la soie vermeille, la grâce du Saint-Esprit dont la charité est sans cesse embrasée. Celui qui a en lui la charité est chaud et brûlant de l'amour de Notre-Seigneur dans les Cieux, Jésus-Christ. Par le mors, tu dois comprendre l'abstinence. Car, comme, par le mors, l'homme mène et conduit son cheval là où il le veut, il en est de même de l'abstinence : en effet, elle est si bien enclose dans le cœur du chrétien qu'il ne peut tomber en état de péché mortel, ni exercer sa volonté pour autre chose que de bonnes œuvres. Par le cierge qu'elle portait, tu dois entendre la révélation de l'Évangile, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui rend la clarté et la vue à tous ceux qui renoncent au péché et reviennent dans son chemin. Au moment où charité, abstinence et vérité vinrent devant toi dans la chapelle, c'est-à-dire où Notre-Seigneur vint dans sa maison, dans sa chapelle, qu'il n'avait pas édiflée pour que les pécheurs vils et souillés y entrent mais pour que la vérité y soit annoncée, quand Il vous y vit, Il s'en alla, parce que vous aviez souillé ce lieu de votre présence. Et Il vous dit en partant :

« Chevalier à la foi vacillante et aux fausses croyances, trois choses vous manquent : la charité, l'abstinence, la vérité. C'est pourquoi vous ne pourrez mener à bien les aventures du Saint Graal ».

Je vous ai maintenant expliqué les significations de vos songes et de la main.

- Assurément et en vérité, dit monseigneur Gauvain, vous les avez si bien expliquées que je les vois clairement. Je vous prie maintenant de nous dire pourquoi nous ne rencontrons pas autant d'aventures que nous en avons l'habitude.

- Je vais vous dire, dit l'homme, ce qu'il en est. Les événements qui surviennent maintenant sont les signes et les

manifestations du Saint Graal. Et les signes du Saint Graal n'apparaîtront jamais à un pécheur, ni à un homme cerné par le péché. Ils ne vous apparaîtront donc jamais, car vous êtes de très coupables pécheurs. Vous ne devez pas croire que les aventures qui surviennent maintenant consistent à tuer des hommes ou des chevaliers ; ce sont au contraire des aventures spirituelles, qui sont plus importantes et ont bien davantage de valeur.

- Seigneur, dit monseigneur Gauvain, par l'explication que vous me donnez, il me semble que, tant que nous serons en état de péché mortel, nous persévérerions en vain dans cette Quête, car je n'y accomplirais rien.

- Assurément, répondit le saint homme, vous dites vrai. Nombreux sont ceux qui n'y trouveront rien d'autre que de la honte.

- Seigneur, demanda Hector, si nous vous en croyions, nous retournerions à Camaalot ?

- Je vous le conseille, répondit l'homme, et j'ajoute que, tant que vous serez en état de péché mortel, vous ne ferez rien dans cette Quête qui vous apporte de l'honneur. »

Dès qu'il a dit cela, ils se séparent. Quand ils se sont un peu éloignés, l'ermite rappelle monseigneur Gauvain. Celui-ci s'approche et l'homme lui dit alors :

« Gauvain, il y a très longtemps que tu as été fait chevalier ; et depuis, tu n'as que très peu servi ton Créateur. Tu es un vieil arbre et il n'y a plus en toi ni feuille ni fruit. Fais au moins en sorte que Notre-Seigneur en ait la sève et l'écorce, puisque L'Ennemi en a eu la fleur et le fruit.

- Seigneur, dit monseigneur Gauvain, si j'avais le loisir de parler avec vous, je le ferais volontiers ; mais voilà mon compagnon qui descend de la colline, c'est pourquoi il me faut aller. Mais sachez bien qu'aussitôt que j'aurai le loisir de revenir, je le ferai, car j'ai une très grande envie de vous parler en privé. »

Sur ces mots, ils se séparent. Les deux chevaliers descendent la colline, vont à leurs chevaux, les montent et chevauchent jusqu'au soir. Ils dormirent chez un forestier, qui les logea bien et leur fit très bon accueil. Le lendemain, ils le quittèrent et se remirent en chemin. Ils chevauchèrent longtemps, sans trouver d'aventure digne d'être racontée. Mais, à présent,

le conte cesse de parler d'eux et revient à monseigneur Bohort de Gaunes.

Le conte dit à présent que, quand Bohort se fut séparé de Lancelot, comme cela a été expliqué, il chevaucha jusqu'au milieu de l'après-midi. Il arriva alors en vue d'un homme de grand âge qui était vêtu en religieux et montait un âne. Il n'avait avec lui ni homme d'armes, ni serviteur, aucune compagnie. Bohort le salue et lui dit :

« Seigneur, que Dieu vous conduise ! ».

Celui-ci le regarde, reconnaît en lui un chevalier errant et lui répond :

« Que Dieu vous guide ! ».

Alors, Bohort lui demande d'où il vient ainsi seul.

« Je viens, répondit l'homme, de visiter un de mes serviteurs qui est malade et qui avait l'habitude de s'occuper de mes affaires. Et vous, qui êtes-vous et de quel côté allez-vous ?

- Je suis, répondit Bohort, un chevalier errant qui participe à une Quête pour laquelle j'aimerais beaucoup que Notre-Seigneur me vienne en aide, car c'est la plus noble Quête qui ait jamais été entreprise : c'est la Quête du Saint Graal, où celui qui pourra la mener à terme trouvera plus d'honneurs qu'aucun homme ici-bas ne pourrait l'imaginer.

- Assurément, dit l'homme, vous dites la vérité. Il y trouvera de grands honneurs et il n'y aura pas à s'en étonner, car il sera le serviteur le plus fidèle et le plus sincère de toute cette Quête. Il n'entrera pas dans cette Quête vil et souillé comme le sont ces pécheurs sans foi qui y sont entrés sans amender leur existence. En effet, il s'agit du service même de Notre-Seigneur. Regardez donc combien ils sont fous. Ils savent bien, ils l'ont entendu dire bien des fois, que nul ne peut venir à son Créateur s'il n'y vient par la porte de la pureté, c'est-à-dire par la confession ; car personne ne peut être purifié si une vraie confession n'a lieu : par la confession, on ôte de lui L'Ennemi. En effet, quand un chevalier ou un homme, quel qu'il soit, pèche mortellement, il reçoit et absorbe l'Ennemi en lui. Il ne peut empêcher désormais que celui-ci soit toujours avec lui. Que

celui-ci y soit resté dix ans, vingt ans ou une quelconque durée, quand l'homme vient se confesser, il le vomit, le jette hors de son corps et y loge un autre hôte qui lui apporte plus d'honneurs, c'est à dire Jésus-Christ. Celui-ci a longtemps fourni à la chevalerie terrestre la nourriture du corps. Désormais, il est devenu plus manifestement généreux et plus doux encore qu'il n'en avait l'habitude, car il leur a fourni la nourriture du Saint Graal, qui rassasie l'âme et soutient le corps. Cette douce nourriture est celle dont il les a rassasiés et avec laquelle il soutint si longtemps le peuple d'Israël dans les déserts. Il fait donc preuve d'une plus grande largesse envers eux, car il leur promet l'or, là où ils avaient l'habitude de recevoir du plomb. Mais tout comme la nourriture terrestre s'est muée en nourriture céleste, de même il convient que ceux qui, jusqu'à ce moment, ont été des créatures d'ici-bas, c'est-à-dire qui jusqu'à ce moment ont été pécheurs, de terrestres deviennent célestes, abandonnent leurs péchés et leurs souillures, se confessent et se repentent, et deviennent chevaliers de Jésus-Christ, portent son bouclier, c'est-à-dire patience et humilité, car il ne porta pas d'autre bouclier contre L'Ennemi, quand il le vainquit sur la Croix où il supporta la mort pour arracher ses chevaliers à la mort en Enfer et à l'esclavage dans lequel ils se trouvaient. C'est par cette porte qu'on appelle la confession, sans laquelle nul ne peut venir à Jésus-Christ, qu'il faut entrer dans cette Quête et transformer et changer l'être même de chacun, comme la nourriture qui a changé de nature pour eux. Celui qui voudra entrer par une autre porte, c'est-à-dire qui se donnera beaucoup de mal sans aller d'abord se confesser, ne trouvera jamais ce qu'il cherche mais s'en reviendra sans toucher ni goûter de cet aliment qui leur est promis. Et il leur arrivera encore autre chose. En effet, parce qu'ils agiront comme des chevaliers célestes sans en être, c'est-à-dire qu'ils se considéreront comme des compagnons de la Quête et ne le seront pas, ils seront souillés et mauvais plus que je ne pourrais le penser. L'un tombera dans l'adultère, l'autre dans la fornication et un autre encore commettra un homicide. C'est ainsi qu'ils seront tournés en dérision et injuriés, à cause de leurs péchés et des ruses

du diable, et qu'ils s'en reviendront à la cour sans avoir rien trouvé, excepté ce que L'Ennemi donne quand on le sert : la honte et le déshonneur, qu'ils auront en abondance avant de revenir en arrière. Seigneur chevalier, je vous ai dit tout cela, parce que vous avez entrepris la Quête du Saint Graal ; en effet, je ne vous conseillerais en aucune manière de vous donner plus de mal en cette Quête, si vous n'étiez pas tel que vous le devriez.

- Seigneur, répond Bohort, il me semble, par ce que vous me dites, qu'ils en seront tous compagnons, s'ils s'en donnent la peine. Je suis absolument certain, en effet, que personne ne doit entrer dans un aussi noble service que celui-ci, qui est le service même de Jésus-Christ, si ce n'est en se confessant. Et celui qui y entrera autrement, je ne pense pas qu'il puisse s'en trouver bien au point de découvrir des secrets d'aussi grande valeur que ceux-ci.

- Vous dites vrai, dit le saint homme. »

Alors, Bohort lui demande s'il est prêtre.

« Oui, répond-il.

- Je vous demande donc, reprend Bohort, au nom de la sainte charité, de me conseiller comme le père doit conseiller son fils, c'est-à-dire le pécheur qui vient se confesser ; car le prêtre représente Jésus-Christ, qui est père de tous ceux qui croient en lui. Je vous prie donc de me conseiller, pour le profit de mon âme et pour l'honneur de la chevalerie.

- Au nom de Dieu, répondit l'ermite, vous me demandez une bien grande chose. Et, si je vous la refusais et que vous tombiez ensuite en état de péché mortel ou dans l'erreur, vous pourriez me le reprocher, au grand Jour d'Épouvante, devant la face de Jésus-Christ. C'est pourquoi je vous aiderai de mon mieux. »

Alors, il lui demande quel est son nom, et le chevalier dit qu'il s'appelle Bohort de Gaunes et qu'il est le fils du roi Bohort et le cousin de monseigneur Lancelot du Lac. Quand l'ermite entend cela, il dit en retour : « Assurément, Bohort, si vous aviez gardé intacte en vous la parole de l'Évangile, vous seriez un Bon et un Vrai Chevalier. En effet, comme Notre-Seigneur a dit : 'Le bon arbre produit le bon fruit', il est juste que vous soyez bon, car vous êtes le fruit d'un très bon arbre. Votre père,

le roi Bohort, fut en effet un des meilleurs hommes que j'aie jamais connus, un roi pieux et humble. Et votre mère, la reine Evaine, fut une des meilleures dames que j'aie vues depuis longtemps. Ces deux-là furent un seul arbre et une même chair, par l'union du mariage. Et, puisque vous en êtes le fruit, vous devriez être bon, dès lors que les arbres furent bons.

- Seigneur, répondit Bohort, quand bien même un homme serait issu d'un mauvais arbre, c'est-à-dire d'un mauvais père et d'une mauvaise mère, d'amer il devient doux aussitôt qu'il reçoit le Saint Chrême, la Sainte Onction. C'est pourquoi il me semble que le fait d'être bon ou mauvais ne vient pas du père ou de la mère, mais du cœur de l'homme. Le cœur de l'homme est le gouvernail du bateau que le vent emporte là où il veut, au port ou vers les dangers.

- Le gouvernail, dit l'homme, a un maître qui le tient, le maîtrise et fait aller le bateau là où il veut ; ainsi en est-il du cœur de l'homme. Car ce qu'il fait de bien vient de la grâce et du soutien du Saint-Esprit et ce qu'il fait de mal lui est suggéré par L'Ennemi. »

Les deux hommes parlèrent beaucoup de tout cela entre eux, jusqu'au moment où ils aperçurent devant eux un ermitage. L'homme se dirigea de ce côté et dit à Bohort de le suivre ; il l'hébergera en effet ce jour-là et lui donnera le lendemain matin, en privé, les conseils qu'il lui a demandés. Bohort accepte volontiers.

Une fois arrivés là, ils mettent pied à terre et trouvent en cet endroit un clerc, qui ôte au cheval de Bohort sa selle et son mors et prend soin de l'animal, puis il aide Bohort à retirer son armure. Quand le chevalier est sans armes, l'ermite lui propose d'aller entendre les vêpres. Et Bohort répond :

« Volontiers ». »

Ils entrent alors dans la chapelle et l'homme commence l'office des vêpres. Une fois celles-ci chantées, il fait mettre la table, donne à Bohort du pain et de l'eau et lui dit :

« Seigneur, c'est d'une telle nourriture que les chevaliers célestiels doivent rassasier leur corps, et non de ces vivres grossiers qui mènent l'homme à la luxure et au péché mortel. Et, Dieu m'en soit témoin, ajoute-t-il, si je savais que vous vouliez faire une chose pour moi, je vous en prierais. »

Et Bohort lui demande ce que c'est.

« C'est

une chose, répond l'ermite, qui sera profitable à votre âme et soutiendra beaucoup votre corps. »

Bohort lui promet qu'il le fera.

« Grand merci, dit l'ermite. Savez-vous ce que vous m'avez accordé ? Que vous ne vous rassasiez pas d'autres nourritures jusqu'à ce que vous soyez à la Table du Saint Graal.

- Et comment savez-vous, demande Bohort, si j'y serai ?

- Je sais bien que vous y serez, avec deux autres compagnons de la Table Ronde.

- Je vous promets donc, en loyal chevalier, de ne jamais plus manger autre chose que du pain et de l'eau jusqu'à l'heure où je m'assiérai à la Table dont vous parlez. »

Et l'ermite le remercie pour cette abstinence qu'il respectera pour l'amour du Vrai Crucifié.

Cette nuit-là, Bohort se reposa sur l'herbe verte que le clerc avait coupée, à côté de la chapelle. Le lendemain, aussitôt que le jour parut, Bohort se leva. Alors, l'ermite vint à lui en lui disant : « Seigneur, voici une tunique blanche que vous porterez à la place de votre chemise. Ce sera un signe de pénitence et un châtiment pour votre chair. »

Alors Bohort ôte son habit et sa chemise et passe le vêtement, dans l'esprit où l'ermite le lui donne, puis il revêt par-dessus une robe de drap de soie vermeille. Ensuite, il se signe, entre dans la chapelle de l'ermite et lui confesse tous les péchés dont il se sent coupable envers son Créateur. L'ermite est tout étonné de constater que le chevalier a mené une vie très bonne et très pieuse. Il apprend que celui-ci ne s'est jamais abaissé à la corruption de la chair, excepté en cette heure où il engendra Helain le Blanc ; et pour cela il doit beaucoup de gratitude à Notre-Seigneur. Quand l'ermite l'a absout et lui a enjoint la pénitence qu'il sait lui convenir, Bohort lui demande de lui donner son Sauveur. Il s'en sentira plus assuré, où qu'il aille. Il ne sait pas, en effet, s'il mourra dans cette Quête ou s'il en réchappera. Le prêtre lui demande d'attendre jusqu'à ce qu'il ait entendu la messe. Et le chevalier dit qu'il le fera. Alors l'homme commence les matines, et quand il les a chantées, il passe les vêtements [sacerdotaux] et commence la messe. Après avoir prononcé

la bénédiction, il prend le Corps du Christ et fait signe à Bohort de s'avancer. Celui-ci s'exécute et s'agenouille devant lui. Une fois qu'il est là, l'ermite lui demande : « Bohort, vois-tu ce que je tiens ?

- Oui, tout à fait, seigneur, je vois que vous tenez mon Sauveur et ma Rédemption, sous les apparences du pain. Je ne le verrais pas ainsi, mais mes yeux, qui sont si attachés à la terre qu'ils ne peuvent voir les choses spirituelles, ne me le laissent pas voir autrement, ils m'en cachent au contraire la véritable apparence. Car je ne doute pas que ce pain ne soit chair véritable, homme véritable et parfaite divinité. »

Alors, il commence à pleurer très abondamment, et l'ermite lui dit :

« Tu serais bien fou si tu recevais la si noble chose que tu as décrite sans lui apporter ta fidèle compagnie tous les jours de ta vie à venir.

- Seigneur, répond Bohort, jamais, tant que je vivrai, je ne serai autre chose que son serviteur et je ne cesserai de suivre son commandement. »

Alors, l'ermite lui donne la communion et il la reçoit avec grande dévotion, tellement heureux et empli de joie qu'il pense ne jamais plus connaître de tourments, quoi qu'il arrive.

Quand il a communié et qu'il est resté à genoux le temps qui lui convient, il vient vers l'homme vénérable et lui dit qu'il veut s'en aller, car il est assez resté là. Et l'ermite lui répond qu'il peut bien s'en aller quand il lui plaira, car il est armé comme doit l'être un chevalier céleste et si bien protégé contre L'Ennemi qu'il ne pourrait l'être davantage. Alors il se dirige vers ses armes et les prend. Une fois équipé, il quitte les lieux et recommande le prêtre à Dieu. Et celui-ci lui demande de prier pour lui, quand il se trouvera devant le Saint Graal. Bohort lui demande de prier Notre-Seigneur afin qu'il ne le laisse pas tomber en état de péché mortel, tenté par L'Ennemi. L'ermite lui dit qu'il pensera à lui autant qu'il le pourra.

Aussitôt Bohort s'en va. Il chevauche toute la journée jusqu'au milieu de l'après-midi. Quand cette heure fut passée, il regarda en l'air et vit un grand oiseau voler au-dessus d'un vieil arbre

sec et abandonné, sans feuilles ni fruits. Quand l'oiseau eut volé un bon moment autour, il se posa sur l'arbre où il y avait je ne sais combien de ses oisillons, qui étaient tous morts. Lorsqu'il se posait sur eux et les trouvait sans vie, il se frappait la poitrine avec son bec et en faisait jaillir du sang. Aussitôt que les oisillons sentaient le sang chaud, ils revenaient à la vie et lui mourait au milieu d'eux. Ainsi les oisillons tenaient le commencement de leur vie du sang du grand oiseau. Quand Bohort voit ce prodige, il se demande avec grand étonnement ce que cela veut dire. Il ignore en effet ce qu'annonce ce signe. Mais il sait fort bien que sa signification est extraordinaire. Il regarde alors un long moment pour savoir si le grand oiseau va se relever. Mais cela ne pouvait se produire, car il était déjà mort. Quand le chevalier s'en rend compte, il reprend son chemin et chevauche jusqu'à la fin de l'après-midi.

Le soir, il advint, le hasard le menant, qu'il arriva à une haute tour fortifiée, où il demanda le gîte, et on l'hébergea volontiers. Après lui avoir ôté son armure dans une petite pièce, les habitants de l'endroit menèrent Bohort dans une salle haute où il trouva la dame du lieu qui était belle et jeune mais pauvrement vêtue. Dès qu'elle vit entrer Bohort, elle courut à sa rencontre et lui souhaita la bienvenue. Il la salua comme une dame et l'accueillit avec grande joie. Elle le fit s'asseoir à côté d'elle et lui réserva un accueil extraordinairement chaleureux.

Quand il fut temps de manger, elle fit asseoir Bohort à côté d'elle et les gens de la maison apportèrent une grande quantité de plats et ils les mirent sur la table. Voyant cela, Bohort pense qu'il n'en mangera en aucun cas. Alors il appelle un serviteur et lui demande de lui apporter de l'eau. Celui-ci la lui apporte dans un hanap d'argent. Bohort le place devant lui et se prépare trois tranches de pain mouillées. Voyant cela, la dame lui demande :

« Seigneur, les mets qu'on vous a présentés ne vous plaisent-ils pas ?

- Si, madame, tout à fait, mais je ne demande et ne mangerai aujourd'hui rien d'autre que ce que vous voyez. »

Et elle laissa là la conversation, n'osant risquer de lui déplaire. Quand les habitants du lieu eurent mangé

et que les nappes eurent été enlevées, ils se levèrent, allèrent jusqu'aux fenêtres de la grande salle et Bohort s'assit à côté de la dame. Pendant qu'ils parlaient, entra un écuyer qui dit à celle-ci : « Madame, tout va mal. Votre sœur s'est emparée de deux de vos châteaux et de tous ceux qui s'y trouvaient en votre nom ; et elle vous fait savoir qu'elle ne vous laissera pas un pouce de terre si vous n'avez trouvé d'ici demain, à la première heure, un chevalier qui combatte pour vous contre Priadan le Noir, qui est son seigneur. »

Après avoir entendu cela, la dame commence à se lamenter très fort et dit :

« Ha ! Dieu ! Pourquoi m'avez-vous accordé un jour de posséder ces terres, alors que j'allais en être privée sans raison ? »

Lorsqu'il entend cela, Bohort demande à la demoiselle ce qui se passe.

« Seigneur, répond-elle, il s'agit de la chose la plus incroyable du monde.

- Dites-moi, s'il vous plaît, laquelle.

-Seigneur, volontiers. »

« En vérité, le roi Amant, qui avait en son pouvoir toute cette terre et plus encore, aimait autrefois une dame, ma sœur, largement plus vieille que je ne suis et il lui donna tout pouvoir sur sa terre et sur ses hommes. Pendant qu'elle était dans son entourage, elle institua de mauvaises et pénibles coutumes, d'où la justice était absente et qui portaient si évidemment tort aux gens qu'elle provoqua la mort d'une grande partie de ses hommes. Quand le roi vit qu'elle agissait si mal, il la chassa de sa terre et me donna pouvoir sur tout ce qu'il avait. Mais aussitôt qu'il fut mort, elle entreprit contre moi une guerre grâce à laquelle elle m'a volé une grande partie de mes terres et a rallié un grand nombre de mes hommes à son parti. Malgré tout ce qu'elle a déjà obtenu, elle ne se tient pas encore pour satisfaite, mais elle dit qu'elle me privera de tout mon héritage. Et elle s'y est si bien employée qu'elle ne m'a rien laissé sinon cette tour qui ne restera pas mienne si je ne trouve demain quelqu'un qui combatte pour moi Priadan le Noir, qui veut entrer en lice pour soutenir sa cause.

- Dites-moi donc, demanda Bohort, qui est ce Priadan ?

- C'est le champion le plus redouté de ce pays, celui qui manifeste le plus de vaillance.

- Et votre combat doit avoir lieu demain ?

- C'est exact, dit-elle.

- Vous pouvez donc faire savoir à votre sœur et à ce Priadan que vous avez trouvé un chevalier qui combattra pour vous et que vous devez avoir la terre, puisque le roi Amant vous l'a donnée. Elle ne doit rien en récupérer, puisque son seigneur l'en a chassée. »

Quand la dame entend ces paroles, elle est vraiment très heureuse et la joie qu'elle ressent lui fait dire : « Seigneur, il est bien que vous soyez venu ici aujourd'hui, car par cette promesse, vous me causez une très grande joie. Que Dieu vous donne maintenant la force et la puissance, afin que vous puissiez soutenir ma cause, aussi vrai qu'elle est juste, car dans le cas contraire, je ne le demanderais pas. » Bohort la rassure tout à fait et lui dit qu'elle ne doit pas craindre de voir sa cause perdue, tant qu'il sera en bonne santé. Elle fait savoir à sa sœur que son chevalier sera fin prêt demain à faire tout ce que les chevaliers du pays jugeront devoir être fait. Ils se sont mis d'accord, si bien que la bataille est fixée au lendemain.

Ce soir-là, Bohort prit part à la liesse et aux festivités. Et la dame lui fit préparer un lit somptueux. Quand il fut temps de se coucher et que les serviteurs l'eurent déchaussé, ils le menèrent dans une grande et belle chambre. Une fois là, quand Bohort vit le lit qu'on avait fait pour lui, il les fit tous quitter les lieux. Ils s'en allèrent tous puisqu'il le voulait. Il éteignit les cierges aussitôt, puis se coucha à même la terre dure, mit un coffret sous sa tête, pria Dieu miséricordieux de lui venir en aide contre le chevalier qu'il devait combattre, car véritablement il le faisait pour faire triompher la justice et la loyauté et faire cesser les violences.

Quand il eut terminé ses prières et oraisons, il s'endormit. Et aussitôt, il lui sembla que se présentaient devant lui deux oiseaux. L'un était aussi blanc et aussi grand qu'un cygne et y ressemblait beaucoup. L'autre était extraordinairement noir et

n'était pas de très grande taille. Bohort l'examina : il ressemblait à une corneille, mais sa noirceur le rendait très beau. L'oiseau blanc s'approchait et disait à Bohort : « Si tu voulais me servir, je te donnerais toutes les richesses du monde et je te rendrais aussi beau et aussi blanc que je le suis. » Le chevalier lui demandait qui il était.

« Ne vois-tu donc pas qui je suis ? Je suis fort beau et fort blanc et ai un bien plus grand pouvoir que tu ne le crois. » Bohort ne lui répondait rien et l'oiseau s'en allait. Aussitôt l'oiseau noir s'approchait et lui disait : « Il faut que tu me serves demain et que tu ne me méprises pas parce que je suis noir. Sache que ma noirceur vaut mieux que la blancheur de l'autre. »

Alors, il quittait les lieux si bien que Bohort ne voyait plus aucun des deux oiseaux.

Après ce rêve, en survint un autre très extraordinaire. Car il semblait à Bohort qu'il arrivait dans une grande et belle maison qui ressemblait tout à fait à une chapelle. Une fois là, il trouvait un homme assis sur un trône. Il avait sur sa gauche, loin de lui, un tronc pourri et vermoulu, si fragile qu'il pouvait à peine tenir debout ; et à sa droite, deux fleurs de lys. L'une des fleurs s'approchait de l'autre et voulait lui voler sa blancheur, mais l'homme les séparait si bien que la première ne touchait pas la seconde et il ne se passait guère de temps avant que de chacune sorte un arbre portant des fruits en grande abondance. Après que cela se fut produit, l'homme disait à Bohort : « Bohort, ne serait-il pas fou celui qui laisserait périr ces fleurs pour empêcher ce bois pourri de tomber à terre ?

- Oui, Seigneur, vraiment, car il me semble que ce bois ne pourrait plus servir à rien et ces fleurs sont encore plus merveilleuses que je ne le croyais.

- Prends donc garde maintenant, dit l'homme, si tu vois une telle aventure se produire, de ne pas laisser ces fleurs périr pour secourir le bois pourri. En effet, si une trop grande chaleur les surprend, elles pourront vite périr. »

Bohort dit qu'il se souviendrait de cela, si l'occasion se présentait.

Ainsi eut-il, pendant la nuit, ces deux rêves, qui provoquèrent en lui beaucoup d'étonnement, car il ne parvenait pas à comprendre de quoi il s'agissait. Ces rêves le tourmentèrent tellement dans son sommeil qu'il se réveilla et fit le signe de la croix sur son front ; il se recommanda vivement à Notre-Seigneur et attendit jusqu'à ce qu'il fasse jour. Quand le jour fut beau et grand, il entra dans le lit et l'arrangea de telle façon qu'on ne puisse s'apercevoir qu'il n'y avait pas dormi. Alors, la demoiselle de la tour vint à lui et le salua. « Que Dieu vous donne sa joie », lui répondit-il. Alors la dame l'emmena dans une chapelle qui se trouvait là. Il y entendit les matines et la messe du jour.

Tôt dans la matinée, il sortit de la chapelle et arriva dans la grande salle avec un grand nombre de chevaliers et de soldats que la dame avait convoqués pour voir la bataille. Quand Bohort entra dans la salle, la dame lui dit de manger avant de s'équiper, car ainsi il aurait plus d'assurance. Il répondit qu'il ne mangerait pas avant d'avoir mené son combat à son terme.

« Il ne reste donc, dirent les gens du pays, qu'à prendre vos armes et à vous préparer, car nous pensons que Priadan est déjà en armes sur le champ où cette bataille doit avoir lieu. » Alors, Bohort demande son armure et on la lui apporte aussitôt. Quand il est bien équipé et qu'il ne lui manque plus rien, il monte sur son cheval, dit à la dame qu'elle et ses compagnons enfourchent leurs montures et qu'ils le conduisent jusqu'au champ où la bataille doit avoir lieu. Aussitôt ils montent à cheval et s'en vont ; ils l'emmènent jusqu'à une prairie qui se trouvait dans une vallée. Ils voient au fond de celle-ci beaucoup de gens qui attendaient Bohort et la dame pour qui il devait combattre. Ils descendirent la colline et quand ils arrivèrent à l'endroit choisi, les deux dames se virent et se firent face. Alors, la jeune dame, celle pour qui Bohort se battait, dit : « Dame, je me plains de vous, et à bon droit, car vous m'avez pris ce qui me revient de droit, l'héritage que le roi Amant m'a donné, et auquel vous ne pouvez prétendre, vous qui avez été déshéritée de la bouche même du roi. »

Et l'autre répond qu'elle n'a jamais été déshéritée,

ce qu'elle est prête à prouver si la jeune dame ose soutenir le contraire. Quand cette dernière voit qu'elle ne pourra éviter l'affrontement, elle dit à Bohort : « Seigneur, que pensez-vous de la cause de cette demoiselle ?

- Il me semble qu'elle guerroye contre vous à tort et que tous ceux qui l'aident manquent à leur devoir. J'en ai suffisamment entendu parler par vous et par d'autres pour être certain qu'elle est en tort et que vous êtes dans votre droit. Et si un chevalier veut affirmer qu'elle a pour elle le droit, je suis prêt à le réduire à merci aujourd'hui même. »

Ce chevalier s'avance et dit qu'il n'attache aucune valeur à ces menaces et qu'il est au contraire prêt à défendre la dame.

« Moi aussi, je suis prêt, dit Bohort, à combattre contre vous pour la dame qui m'a amené ici et à soutenir qu'elle doit garder la terre, puisque le roi l'en a dotée ; et il est juste que l'autre dame la perde. »

Alors, ceux qui se trouvent à l'endroit où la bataille doit avoir lieu s'en éloignent, allant chacun de leur côté, et les deux chevaliers font volte face, s'éloignent l'un de l'autre, puis lancent leurs chevaux au galop l'un contre l'autre. Et ils se heurtent si violemment du fait de la grande vitesse des chevaux, que les écus sont transpercés et que les hauberts se rompent. Si leurs lances n'avaient volé en éclats, ils se seraient tous deux entretués. Alors, leurs corps et leurs écus s'entrechoquent si violemment qu'ils passent tous deux par-dessus la croupe de leur cheval et sont projetés à terre. En hommes de grande vaillance, ils se relèvent très vite, placent leur écu au-dessus de leur tête, tirent leur épée et se portent de grands coups là où ils pensent se faire le plus de mal. Ils mettent ainsi complètement en pièces leurs écus, en faisant voler à terre de grands morceaux. Ils entament les hauberts au niveau des bras et des hanches, ils s'infligent de larges et profondes blessures et font couler le sang de leur corps à l'aide de leurs épées brillantes et tranchantes. Bohort constate que le chevalier se défend bien plus qu'il ne le pensait ; et pourtant il sait que la cause de la dame est juste et loyale, ce qui lui donne une grande assurance. Il laisse le chevalier le frapper à intervalles rapprochés, il se protège

et le laisse se fatiguer de lui-même. Et après avoir supporté cela un bon moment, voyant que le chevalier commence à s'essouffler, il l'attaque alors, aussi frais et aussi vif que s'il n'avait pas frappé un seul coup. Il lui donne de grands coups d'épée et le malmène tant en un instant que celui-ci ne peut plus se défendre, tant il a reçu de coups et perdu de sang. Quand Bohort le voit ainsi épuisé, il l'attaque de plus en plus fort ; et le chevalier se déplace tellement de côté et d'autre pour esquiver les coups qu'il tombe à la renverse. Bohort le saisit par son heaume et tire sur celui-ci si fort qu'il le lui arrache de la tête et le jette sur le chemin. Avec la garde de son épée, il frappe la tête du chevalier si bien qu'il en fait jaillir le sang et que les mailles du haubert pénètrent dans la blessure. Il lui dit qu'il le tuera s'il ne se tient pas pour vaincu et fait mine de vouloir lui couper la tête. Le chevalier voit le fer brandi au-dessus de sa tête et a peur de mourir, c'est pourquoi il demande grâce en disant : « Ha ! Noble chevalier ! Au nom de Dieu, aies pitié de moi et ne me tue pas. Et je te promets que jamais plus je ne ferai la guerre à la jeune dame, aussi longtemps que je vivrai, et que je me tiendrai au contraire tout à fait tranquille. » Bohort le laisse aussitôt. Quand la vieille dame voit que son chevalier est vaincu, elle s'enfuit aussi vite qu'elle le peut, se jugeant déshonorée. Bohort s'approche aussitôt de tous les présents qui tenaient leur fief de celle-ci et leur dit qu'il les abattra s'ils ne veulent pas abandonner cette femme. Il y en eut beaucoup parmi ceux-ci qui firent hommage à la jeune dame, et ceux qui ne voulurent pas le faire furent tués ou privés de leur héritage et chassés du pays. Et il arriva ainsi, grâce à la valeur de Bohort, que la dame retrouva la haute place que le roi lui avait donnée. Cependant, l'autre, qui l'enviait toujours, lui fit la guerre autant qu'elle le put, tous les jours de sa vie.

Quand il fut clair que le pays était pacifié de sorte que les ennemis de la jeune dame n'osèrent pas relever la tête, Bohort s'en alla et chevaucha au cœur de la forêt, en pensant à ce qu'il avait vu pendant son sommeil. Il souhaitait ardemment en effet que Dieu le conduise en un lieu où il pourrait en apprendre la signification. Le premier soir,

il dormit chez une veuve qui le logea fort bien et manifesta beaucoup de plaisir à sa venue et de joie quand elle sut qui il était.

Le lendemain, aussitôt que le jour parut, il partit et prit le grand chemin de la forêt. Quand il eut cheminé jusqu'à midi, il lui arriva une aventure extraordinaire. En effet, il rencontra au croisement de deux chemins deux chevaliers qui emmenaient, sur un grand cheval de trait, Lyonel, son frère, vêtu de sa seule culotte, les mains liées devant la poitrine. Chacun des chevaliers tenait une pleine poignée de branches d'épines piquantes avec lesquelles ils le frappaient si fort que le sang coulait le long de son dos, de plus de cent points, et qu'il était couvert de sang et devant et derrière. Et il ne disait pas un mot, en homme de grand courage, mais supportait tout ce qu'ils lui faisaient comme s'il ne ressentait rien. Alors qu'il voulait aller le secourir, Bohort, regardant d'un autre côté, vit un chevalier en armes qui emportait de force une belle demoiselle et voulait l'emmener au plus épais de la forêt pour mieux la cacher à ceux qui la cherchaient, au cas où quelqu'un viendrait à son secours. Et celle-ci, qui se sentait en grand danger, criait de toutes ses forces :

« Sainte Marie, secourez votre jeune fille. » Quand elle vit Bohort chevaucher tout seul, elle pensa qu'il s'agissait d'un chevalier errant de la Quête. Alors elle se tourna de son côté et lui cria aussi fort qu'elle le pouvait :

« Ha ! Chevalier, je t'en conjure, au nom de la foi que tu dois à Celui dont tu es le vassal et au service Duquel tu t'es mis, aide-moi et ne me laisse pas déshonorer par ce chevalier qui m'emporte de force. »

Quand Bohort entend celle-ci le supplier au nom de Celui dont il est le vassal, il est si malheureux qu'il ne sait ce qu'il doit faire. En effet, s'il laisse emmener son frère par ceux qui le retiennent captif, il pense qu'il ne le reverra jamais sain et sauf ; et s'il ne vient pas au secours de la jeune fille, elle sera aussitôt privée de sa virginité et déshonorée : ainsi, elle sera couverte de honte par sa faute. Alors il lève les yeux vers le ciel et dit tout en pleurant : « Cher doux Père, Jésus-Christ, Toi dont je suis le vassal, protège mon frère, que

ces chevaliers ne le tuent pas. Et moi, au nom de votre pitié et de votre miséricorde, j'empêcherai que cette jeune fille ne soit déshonorée, car il me semble que ce chevalier veut lui prendre sa virginité. » Alors, il se dirige du côté où le chevalier emporte la demoiselle, éperonne si fort son cheval qu'il en fait jaillir le sang des deux côtés. Dès qu'il est à proximité du chevalier, il lui crie : « Seigneur chevalier, laissez cette jeune fille ou vous êtes mort ! »

Quand celui-ci entend ces paroles, il dépose la demoiselle à terre. Il avait toutes ses armes, sauf sa lance. Il saisit son écu, tire son épée, se dirige vers Bohort. Celui-ci le frappe si violemment que, traversant son écu et son haubert, il lui enfonce la lance dans le corps. Le chevalier s'évanouit sous le coup de la douleur qu'il ressent. Bohort s'approche de la demoiselle et lui dit : « Demoiselle, il me semble que vous êtes délivrée de ce chevalier. Que voulez-vous que je fasse de plus ? »

- Seigneur, puisque vous m'avez évité de perdre l'honneur et d'être maudite, je vous prie de me mener là où ce chevalier s'empara de moi. »

Et il dit qu'il le fera volontiers. Alors, il prend le cheval du chevalier blessé, y fait monter la jeune fille et l'emmène, comme elle le souhaite. Après s'être éloignée, elle lui dit :

« Seigneur chevalier, vous avez encore mieux agi que vous ne le croyez en me secourant, car si ce chevalier m'avait ôté ma virginité, cinq cent hommes auraient pu en mourir, et ils seront sauvés. »

Et Bohort lui demande qui est le chevalier.

« En vérité, c'est mon cousin germain ; et je ne sais par quelle ruse diabolique l'Ennemi l'a fait s'échauffer jusqu'à ce qu'il se saisisse de moi en cachette chez mon père et m'emporte dans cette forêt pour me violer. S'il l'avait fait, il aurait été envahi par le péché et damné<sup>5</sup> par la faute de son corps, et j'aurais été déshonorée à tout jamais. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, ils virent arriver une bonne douzaine de chevaliers armés qui cherchaient la demoiselle dans la forêt. Quand ils la voient, la joie qu'ils lui manifestent est immense. Et elle les prie de faire bon accueil au chevalier et de le retenir, car elle aurait été déshonorée si Dieu et cet homme n'avaient été là. Ils attrapent son cheval par la bride et

disent à Bohort : « Seigneur, vous viendrez avec nous, il vous faut le faire ; et nous vous prions de nous suivre car vous nous avez rendu un tel service que nous pourrions difficilement vous en récompenser.

- Chers seigneurs, répondit Bohort, je ne vous suivrai en aucun cas, car j'ai tant à faire ailleurs que je ne pourrai rester. Et je vous prie de ne pas vous en offenser car, sachez le bien, je vous aurais volontiers suivi. Mais, la nécessité est si grande pour moi et la perte serait si douloureuse, si je restais, que personne sinon Dieu ne pourrait y remédier. »

Quand ceux-ci entendent que l'urgence est si grande, ils n'osent plus insister et recommandent le chevalier à Dieu. Et la jeune fille le prie très doucement, au nom de Dieu, de venir la voir aussitôt qu'il en aura le loisir et lui explique où il la trouvera. Bohort lui dit que si le hasard le menait de ce côté, il se souviendrait de l'invitation. Sur ce, il les quitte et les chevaliers emmènent la jeune fille en lieu sûr.

Bohort chevauche vers l'endroit où il avait vu son frère Lionel. Une fois arrivé à l'endroit même où il avait vu Lyonel disparaître, il regarda attentivement partout, aussi loin que la forêt lui permettait de voir. Il écoute et tend l'oreille pour savoir s'il pourrait entendre quelque chose. Ne percevant rien qui lui permette d'espérer voir son frère, il reprend le chemin qu'il vient de quitter. Après avoir cheminé un long moment, il arrive à hauteur d'un homme vêtu en religieux, qui chevauchait un cheval plus noir qu'une mûre. Quand cet homme entend Bohort venir derrière lui, il l'appelle et lui demande :

« Chevalier, que cherchez-vous ? »

- Seigneur, répondit Bohort, je cherche mon frère, que j'ai vu aujourd'hui emmené par deux chevaliers qui le battaient.

- Ha ! Bohort ! Si je ne craignais que vous ne perdiez tout courage et que vous ne sombriez dans le désespoir, je vous dirais ce que j'en sais et vous pourriez le voir de vos yeux. »

Entendant cela, Bohort pense aussitôt que les deux chevaliers l'ont tué. Il se met alors à manifester une très grande douleur et, dès qu'il est en état de parler, il dit :

« Ha ! Seigneur ! S'il est mort,

---

<sup>5</sup> /Honi/ peut signifier « déshonoré », ou « maudit ». Le terme /deshonoré/ existe aussi, et est employé juste après. Pour éviter une répétition qui ne se trouve pas dans l'œuvre médiévale, nous proposons de traduire par /damné/, ce qui peut-être force un peu le texte.

montrez-moi son corps. Je le ferai enterrer et lui ferai rendre les honneurs que l'on doit à un fils de roi, car en vérité il fut le fils d'un homme de valeur et d'une femme de qualité.

- Regarde donc, dit l'homme, et tu le verras. »

Il regarde autour de lui et voit un corps étendu à terre, plein de sang et mort depuis peu. Il le regarde et reconnaît, lui semble-t-il, son frère. Alors il ressent une si grande douleur qu'il ne peut tenir debout et tombe à terre, évanoui. Il reste étendu un long moment en pâmoison. En se relevant, il dit :

« Ha ! Cher seigneur ! Qui vous a fait cela ? En vérité, je n'aurai plus aucune joie à moins que Celui qui vient visiter les pécheurs dans leurs tribulations et leurs souffrances ne me réconforte. Et puisqu'il se trouve, cher doux frère, que nous sommes tous deux séparés à jamais, que Celui que j'ai pris pour compagnon et pour maître me conduise et me protège de tous les dangers. En effet, désormais, je n'ai plus à penser qu'à mon âme, puisque vous avez quitté cette vie. »

Sur ces mots, il prend le corps, le soulève jusqu'à la selle comme s'il ne pesait rien, lui semble-t-il, et puis demande à celui qui se trouvait là : « Seigneur, au nom de Dieu, dites-moi s'il y a près d'ici une église ou une chapelle où je puisse enterrer ce chevalier.

- Oui, près d'ici, il y a devant une tour une chapelle où il pourra certainement être enseveli.

- Seigneur, au nom de Dieu, dit Bohort, menez-y-moi donc.

- Je le ferai volontiers. Suivez-moi. »

Et Bohort saute sur la croupe de son cheval et soutient devant lui ce qu'il pense être le corps de son frère. Ils n'ont guère cheminé, quand ils voient devant eux une grande et haute tour. Devant, il y avait une vieille maison en ruines, ressemblant à une chapelle. Ils mettent pied à terre devant la porte, à l'entrée et y pénètrent. Ils posent le corps sur une grande tombe en marbre qui se trouvait au milieu de la demeure. Bohort cherche partout mais il ne voit ni eau bénite, ni croix, ni aucun véritable signe de la présence de Jésus-Christ.

« Laissons le donc ici, lui dit l'homme, et allons nous loger dans cette tour jusqu'à demain, quand je reviendrai pour dire la messe

de votre frère.

- Comment, seigneur, demande Bohort, êtes-vous donc prêtre ?

- Oui, répond-il.

- Je vous demande donc de me dire le sens du songe que j'ai eu cette nuit pendant mon sommeil et d'autres choses qui me troublent.

- Dites. »

Et Bohort lui parle aussitôt de l'oiseau qu'il avait vu dans la forêt, puis des oiseaux dont l'un était blanc et l'autre noir, et du bois pourri et des fleurs blanches.

« Je t'expliquerai à présent une partie de ces choses, et demain le reste.

L'oiseau qui venait à toi sous l'apparence d'un cygne représente une demoiselle qui t'aimera d'amour et t'a aimé longtemps. Elle viendra bientôt te prier d'être son ami et son amant. Et le fait que tu refusais de le lui accorder signifie que tu l'éconduiras. Elle s'en ira aussitôt et mourra de douleur, à moins que tu ne la prennes en pitié. L'oiseau noir représente le grave péché qui te fera l'éconduire, car tu ne l'éconduiras pas par crainte de Dieu ou parce que tu as de la bonté en toi, mais tu le feras pour que l'on te considère comme chaste, afin de conquérir les louanges et la vaine gloire du monde. Il viendra un si grand mal de cette chasteté que Lancelot, ton cousin, en mourra, car les parents de la demoiselle le tueront. Et elle, elle mourra de la douleur d'avoir été éconduite. C'est pourquoi on pourra bien dire que tu es le meurtrier de l'un et de l'autre, comme tu l'as été de ton frère, toi qui aurais pu le secourir aisément, si tu l'avais voulu, quand tu le laissas et que tu allas secourir la jeune fille qui ne t'était rien. Regarde donc quelle est la perte la plus grande, qu'elle ait perdu sa virginité ou que ton frère, un des meilleurs chevaliers de ce monde, ait été tué. Assurément, il eût mieux valu que toutes les jeunes filles d'ici-bas perdent leur virginité plutôt qu'il fût tué. »

Quand Bohort entend que celui à qui il attribuait une vie si vertueuse le blâme de ce qu'il a fait pour la jeune fille, il ne sait que dire ! Et l'autre lui demande :

« As-tu compris la signification de ton songe ?

- Oui, seigneur, répond Bohort.

- Le sort de ton cousin Lancelot dépend donc de toi. Car, si tu le veux, tu pourras le sauver de la mort ; si tu le veux, tu pourras le tuer. Tout dépend donc de toi, ce que tu voudras adviendra.

- Assurément, il n'est rien que je ne fasse plutôt que de tuer monseigneur Lancelot.

- Nous verrons cela bientôt, dit l'homme. »

Il le mène alors dans la tour. Lorsque Bohort y entre, il trouve chevaliers, dames et jeunes filles qui lui disent tous : « Bohort, soyez le bienvenu. »

Ceux-ci le mènent alors dans la salle principale et lui ôtent son armure. Quand il n'a plus que ses vêtements, ils lui apportent un riche manteau fourré d'hermine, le lui attachent autour du cou, le font asseoir sur un lit blanc. Tous le réconfortent et le poussent à se divertir, si bien qu'ils lui font oublier une partie de sa douleur. Pendant qu'ils s'appliquaient à le réconforter, voilà qu'apparut une demoiselle si belle et si élégante qu'elle semblait avoir en elle toute la beauté de la terre et elle était aussi richement vêtue que si elle avait pu choisir parmi les plus beaux vêtements au monde.

« Seigneur, dit un chevalier, voici la dame à qui nous appartenons. C'est la plus belle et la plus puissante dame du monde, et celle qui vous a aimé le plus. Elle vous a attendu longtemps, car elle ne voulait avoir ni ami ni chevalier servant, sinon vous. »

Bohort est très étonné de ces propos. Comme il voit arriver la demoiselle, il la salue ; elle lui rend son salut et s'assied auprès de lui. Ils parlent ensemble de choses et d'autres jusqu'à ce qu'elle le prie d'être son compagnon, car elle l'aime plus que tout homme sur terre. S'il veut lui donner son amour, elle fera de lui l'homme le plus puissant que son lignage ait jamais compté.

Lorsqu'il entend cela, Bohort est très embarrassé, car il ne souhaiterait en aucun cas rompre sa chasteté ; et il ne sait que répondre. Elle lui dit :

« Qu'est-ce, Bohort ? N'exaucez-vous donc pas ma prière ?

- Madame, il n'existe pas de femme assez puissante au monde pour me faire accomplir sa volonté sur ce point. Et on ne devrait pas me le demander dans l'état où je suis

en ce moment ; en effet, mon frère gît là, mort, parce qu'il a été tué aujourd'hui de je ne sais quelle manière.

- Ha ! Bohort ! Ne vous préoccupez pas de cela ! Il faut que vous fassiez ce que je vous demande. Et sachez que, si je ne vous aimais pas plus qu'aucune femme n'a jamais aimé un homme, je ne vous l'aurais pas demandé, car ce n'est pas la coutume et il est inconvenant qu'une femme prenne l'initiative, même si elle aime beaucoup un homme. Mais le grand désir que je ressens sans cesse pour vous amène mon cœur et le force à faire cela et à dire ce que j'ai toujours caché. C'est pourquoi, je vous prie, très cher ami, de faire ce que je vous demande : de coucher cette nuit avec moi. »

Bohort lui répond qu'il ne le fera en aucun cas. A ces mots, elle donne de si grandes manifestations de douleur que ses plaintes et ses lamentations impressionnent Bohort mais tout cela ne lui sert à rien.

Quand elle voit qu'elle ne pourra le vaincre d'aucune façon, elle lui dit :

« Bohort, par ce refus, vous m'acculez à mourir aujourd'hui même, devant vous »

Elle le prend alors par la main, le mène jusqu'à la porte de la grande salle et lui dit :

« Restez ici et vous verrez comment je mourrai pour l'amour de vous.

- Par ma foi, répond-il, je ne le verrai pas. »

Elle ordonne alors aux hommes présents de le tenir. Ils disent qu'ils le feront. Puis elle monte aussitôt vers les créneaux et emmène avec elle douze demoiselles. Quand elles y sont montées, l'une d'entre elles (qui n'était pas la dame) dit :

« Ha ! Bohort ! Ayez pitié de nous toutes. Accordez à ma dame sa volonté. Assurément, si vous ne voulez pas le faire, nous nous laisserons toutes tomber à l'instant de cette tour, avant notre dame, car nous n'assisterons à sa mort à aucun prix. En vérité, si vous nous laissez mourir pour si peu de choses, jamais chevalier n'aura commis un tel forfait. » Bohort les regarde et croit vraiment que ce sont de hautes et nobles dames. Et une grande pitié le prend. Cependant, il est convaincu qu'il vaut mieux<sup>6</sup> qu'elles perdent toutes leur âme, plutôt que lui la sienne. Il leur dit qu'il n'en fera rien, qu'elles meurent ou

---

<sup>6</sup> Nous avons choisi, pour éviter une trop grande lourdeur, de traduire la double négation par une formulation positive. Mais, ce choix fait malheureusement perdre l'idée d'indétermination qui subsiste dans la formule avec double négation.

qu'elles vivent, et elles se laissent aussitôt tomber de la grande tour. Devant ce spectacle, Bohort est complètement ébahi ; il lève la main et se signe. Aussitôt il entend autour de lui un tel vacarme et de tels cris qu'il lui semble que tous les diables de l'Enfer l'entourent - et il y en avait sans aucun doute plusieurs. Il regarde autour de lui et ne voit plus ni la tour, ni la dame qui lui demandait de l'aimer, ni rien de ce qu'il avait vu auparavant, excepté ses armes qu'il avait apportées là et la maison où il pensait avoir laissé son frère mort.

Quand il voit cela, Bohort comprend aussitôt que c'est L'Ennemi qui lui avait préparé ce piège et qui voulait l'amener à se perdre corps et âme ; mais, par la vertu de Notre Seigneur, il lui a échappé. Alors, il tend les mains vers le ciel et dit :

« Cher Père Jésus-Christ, béni sois-Tu, Toi qui m'as donné la force et le pouvoir de combattre L'Ennemi et qui m'a octroyé la victoire dans cette bataille. »

Alors, il se rend là où il pensait avoir laissé son frère mort et ne trouve rien. Il se sent alors mieux qu'auparavant ; en effet, il espère bien que son frère n'est pas mort et que ce qu'il a vu est un simulacre. Il s'approche de ses armes, les prend, s'équipe et monte à cheval, puis quitte cet endroit où il ne restera pas davantage, comme il le dit, à cause de L'Ennemi qui y demeure.

Après avoir chevauché un bon moment, il entend une cloche sonner à sa gauche et il en est très heureux ; il se dirige de ce côté et il ne se passe guère de temps avant qu'il n'aperçoive une abbaye ceinte de murs solides. Elle était occupée par des moines blancs. Bohort s'approche de la porte et frappe jusqu'à ce qu'on lui ouvre. Le voyant en armes, les moines pensent aussitôt qu'il fait partie des compagnons de la Quête. Ils le font descendre de cheval et le mènent dans une pièce pour lui ôter son armure ; ils le reçoivent de leur mieux. Bohort dit alors à un homme dont il pensait qu'il était prêtre :

« Seigneur, au nom de Dieu, menez-moi jusqu'à celui des frères qui d'après vous est ici le plus sage, car il m'est arrivé aujourd'hui une très étonnante aventure sur laquelle je voudrais être éclairé par

Dieu et par ce moine.

- Seigneur chevalier, répondit l'homme, vous irez sur notre conseil chez monseigneur l'abbé, car il est le meilleur de ce lieu tant par sa science que par sa vie vertueuse.

- Seigneur, dit Bohort, au nom de Dieu, menez-moi à lui. »

Et cet homme dit qu'il le fera volontiers. Alors, il l'emmène dans une chapelle où se trouvait le saint homme ; après le lui avoir montré, il s'en retourne. Bohort s'avance et salue l'abbé, et celui-ci s'incline vers lui puis lui demande qui il est. Bohort dit qu'il est un chevalier errant. Il lui raconte alors ce qui lui était arrivé le jour même. Quand il a terminé son récit, l'homme lui dit :

« Seigneur chevalier, je ne sais pas qui vous êtes, mais, sur ma tête, sachez que je n'aurais jamais songé qu'un chevalier de votre âge fût autant rempli de la grâce de Notre-Seigneur que vous l'êtes. Vous m'avez expliqué votre situation et je ne pourrais pas vous apporter aujourd'hui tous les conseils que je voudrais, car il est très tard ; mais vous irez vous reposer aujourd'hui et, demain matin, je vous conseillerai de mon mieux. »

Bohort s'en va, en recommandant l'abbé à Dieu ; et celui-ci reste là, pensant beaucoup à ce que le chevalier lui a dit. Il ordonne au frère de servir le chevalier avec les plus grands égards, car celui-ci est de bien plus grande valeur qu'on ne le croit. Ce soir là, Bohort fut servi et traité plus généreusement qu'il ne l'aurait souhaité. On lui prépara de la viande et du poisson, mais il n'en mangea pas du tout : il prit du pain et de l'eau et en mangea juste autant qu'il en avait besoin. Il ne goûta à aucune autre chose, en homme qui n'aurait à aucun prix voulu enfreindre la pénitence qui lui avait été imposée, ni en ce qui concernait sa couche, ni pour autre chose. Au matin, aussitôt qu'il eut entendu les matines et la messe, l'abbé, qui ne l'avait pas oublié, s'approcha de lui et lui souhaita que Dieu lui accorde une journée favorable. Bohort lui retourna son souhait et (l'abbé)<sup>7</sup> l'attira à l'écart, loin des autres frères, devant l'autel. L'abbé lui demanda de lui raconter ce qui lui était arrivé pendant la Quête du Saint Graal ; et Bohort lui raconta mot à mot ce qu'il avait entendu et vu dans son sommeil et en état d'éveil ; il le pria de lui dire la signification de tout cela. Alors, l'abbé réfléchit un peu et lui dit qu'il la lui expliquerait volontiers, puis il commença :

---

<sup>7</sup> Incertitude sur le sujet non exprimé. Il peut aussi bien être Bohort (dont on énumérerait les actions) que l'abbé, qui, en tant que responsable spirituel de la communauté, devrait prendre l'initiative de l'action (la proposition précédente fonctionnant alors comme une incise au sein d'une série d'actions de l'abbé).

« Bohort, quand vous avez reçu le Haut Maître, le Haut Compagnon, c'est-à-dire quand vous avez reçu le Corps du Christ, vous vous êtes mis en chemin pour savoir si Notre-Seigneur vous donnerait de faire la grande découverte qui reviendra aux chevaliers de Jésus-Christ et aux authentiques justes de cette Quête. Vous n'aviez guère fait de chemin, quand Notre-Seigneur se présenta devant vous, sous l'apparence d'un oiseau, et vous montra la douleur et la peine qu'il avait souffertes pour nous. Et je vais vous rappeler ce que vous avez vu. Une fois arrivé à l'arbre sans feuilles et sans fruits, l'oiseau commença à regarder attentivement ses oisillons et vit qu'il n'y en avait pas un seul de vivant. Aussitôt il s'installa au milieu d'eux et commença à se frapper la poitrine de son bec jusqu'à ce que le sang en ait jailli ; il mourut alors. Et de ce sang, les oisillons reçurent la vie, vous l'avez vu. Je vais vous en expliquer la signification.

L'oiseau représente Notre Créateur, qui fit l'homme à sa ressemblance. Et quand celui-ci fut expulsé du Paradis à cause de son forfait, il vint sur la terre où il trouva la mort, car il n'y avait pas de vie. L'arbre sans feuilles et sans fruits désigne clairement ce monde où il n'y avait alors qu'événements malheureux, pauvreté et souffrance ; les oisillons représentent la race des hommes qui était alors condamnée de sorte qu'ils allaient tous en Enfer, les bons comme les mauvais et étaient tous égaux en mérite. Quand le Fils de Dieu vit cela, Il monta sur l'arbre, c'est-à-dire sur la croix, et fut alors frappé au côté droit par le bec de la lance, c'est-à-dire par sa pointe, de sorte que le sang en jaillit ; et de ce sang, reçurent la vie les oisillons qui avaient accompli ses œuvres, car il les fit sortir de l'Enfer où ne régnait que la mort et d'où toute vie reste encore exclue. Ce don que Dieu fit au monde, à moi, à vous et à tous les autres pécheurs, il vint vous le rappeler en prenant l'apparence d'un oiseau, afin que vous ne craigniez pas de mourir pour Lui comme Il le fit pour vous. »

« Puis Il vous mena chez la dame à qui le roi Amant avait donné sa terre à garder. En ce roi Amant, tu dois voir Jésus-Christ, qui est au monde le roi qui donna le plus d'amour :

on pouvait trouver en lui plus de douceur et de miséricorde qu'en tout homme sur terre. L'autre dame, celle qui avait été chassée de la terre, lui faisait la guerre autant qu'elle le pouvait. Vous l'avez combattue et vous l'avez vaincue, je vais vous dire maintenant ce que cela signifie. »

« Notre-Seigneur vous avait montré qu'Il avait répandu son sang pour vous, et vous avez aussitôt entrepris de vous battre pour Lui. Ce fut bien pour Lui que vous le faisiez quand vous avez entrepris de vous battre pour la dame ; en effet, en elle, il nous faut voir la Sainte Église qui maintient la Sainte Chrétienté dans la vraie foi et dans cette parfaite croyance qui est le royaume et le véritable héritage de Jésus-Christ. Dans l'autre dame, qui avait été déshéritée et qui guerroyait contre elle, il faut voir l'Ancienne Religion, L'Ennemi, qui toujours combat la Sainte Église et les siens. Quand la jeune dame vous eut raconté les raisons que l'autre dame avait de la combattre, vous avez entrepris de vous battre comme vous le deviez, car vous étiez chevalier de Jésus-Christ, c'est pourquoi vous étiez tenu légitimement de défendre la Sainte Église. Pendant la nuit, celle-ci vint vous voir sous l'apparence d'une femme triste et affligée, que l'on déshéritait à tort. Elle ne vint pas vous voir en robe de fête, mais sous l'habit de l'affliction, c'est-à-dire en robe noire. Elle vous apparut triste et noire, à cause de la peine même que ses fils lui causent : il s'agit des chrétiens pécheurs, qui devraient être ses fils et sont pour elle de mauvais enfants. Ils devraient la protéger comme leur mère, mais ne le font pas et provoquent sa peine, nuit et jour. C'est pour cela qu'elle vint vous voir sous l'apparence d'une femme triste et affligée, pour vous apitoyer davantage.

« Dans l'oiseau noir qui s'approcha de vous, on doit voir la Sainte Eglise, qui dit : 'Je suis noire mais je suis belle. Sachez que ma noirceur vaut mieux que la blancheur de l'autre.' Dans l'oiseau blanc qui ressemblait à un cygne, on doit voir L'Ennemi, et je vais vous expliquer pourquoi. Le cygne est blanc au dehors mais noir au-dedans. Il s'agit de l'hypocrite qui est jaune et pâle, et il semble bien, d'après ce qui en paraît au dehors,

qu'il soit le serviteur de Jésus-Christ. Mais il est au-dedans si noir et si horriblement souillé par l'ordure et le péché qu'il trompe très vilainement le monde. L'oiseau s'approcha de toi pendant que tu dormais, et il en fit de même pendant que tu veillais. Et sais-tu quand cela eut lieu ? Quand L'Ennemi t'apparut sous les traits d'un religieux qui te dit que tu avais laissé tuer ton frère. Il t'a menti à ce propos, car ton frère n'est pas mort, il est toujours vivant ; mais il te l'a dit parce qu'il voulait te pousser à commettre des folies et te conduire au désespoir et à la luxure ; ainsi, il t'aurait mis en état de péché mortel, et tu aurais échoué dans les aventures du Saint Graal. Voici que je t'ai expliqué qui était l'oiseau blanc, qui était le noir, et qui était la dame pour qui tu entrepris de te battre et contre qui tu l'as fait. »

« Il faut maintenant que je t'explique la signification du bois pourri et des fleurs. Le bois sans force et sans vertu représente Lionel ton frère, qui n'a en lui aucune des vertus de Notre-Seigneur pour le faire tenir debout ; la pourriture représente la grande quantité de péchés mortels qu'il a accumulée en lui et qu'il a fait croître de jour en jour, c'est pourquoi on doit l'appeler bois pourri et plein de vers. Dans les deux fleurs qui étaient à droite, il faut voir deux vierges ; l'une est le chevalier que tu as blessé hier, l'autre la jeune fille que tu as sauvée. L'une des fleurs se penchait vers l'autre, c'est le chevalier qui voulait prendre de force la demoiselle et lui ôter sa virginité et sa blancheur ; mais l'homme de bien les sépara, ce qui veut dire que Notre-Seigneur ne voulait pas que leur blancheur fût ainsi perdue et il t'amena là, afin que tu les sépares et que tu sauves la blancheur de chacun. Il te disait : 'Bohort, il serait bien fou celui qui laisserait périr ces fleurs pour secourir ce bois pourri. Fais attention, si tu te trouves dans une telle situation, de ne pas laisser périr les fleurs pour secourir le bois pourri.' Il te recommanda cela, et tu le fis, ce dont il t'est extraordinairement reconnaissant. En effet, tu as vu ton frère, emmené par les deux chevaliers, et la demoiselle,

par le chevalier. Celle-ci t'a supplié avec tant de douceur que tu as été envahi par la pitié et que tu as renoncé à tout amour naturel pour l'amour de Jésus-Christ. Tu es allé secourir la jeune fille et tu as laissé ton frère en danger. Mais Celui au service de qui tu t'étais mis est intervenu à ta place. Et, à cause de l'amour que tu as montré au Roi des Cieux, un très beau miracle est arrivé : les chevaliers qui emmenaient ton frère sont aussitôt tombés morts et celui-ci s'est détaché, a pris les armes de l'un d'eux, est monté sur un cheval et a repris la Quête à la suite des autres. Tu connaîtras le sens de cette aventure très prochainement. »

« Tu as vu que des fleurs sortaient des feuilles et des fruits : cela signifie que du chevalier sortira bientôt un grand lignage qui comptera des hommes de valeur et de Vrais Chevaliers, que l'on doit bien considérer comme des fruits, et il en sortira également de la demoiselle. Et, s'il s'était produit qu'elle eût perdu sa virginité à l'occasion d'un péché si vil, Notre-Seigneur aurait été très peiné qu'ils fussent tous deux damnés et frappés d'une mort subite et qu'ainsi ils fussent perdus corps et âme. Mais vous avez empêché cela, ce pourquoi on doit vous considérer comme un bon et loyal serviteur de Jésus-Christ ; et, je le jure sur mon salut, si vous apparteniez à la terre, jamais ne vous serait arrivée une si noble aventure : délivrer ces chrétiens, leur corps de peine terrestre et leur âme des souffrances de l'Enfer. Maintenant, je vous ai donné la signification des aventures qui vous sont arrivées dans la Quête du Saint Graal.

- Seigneur, dit Bohort, vous dites vrai. Vous me l'avez si bien donnée que j'en serai meilleur toute ma vie.

- Je vous demande maintenant de prier pour moi car, sur mon âme, je pense qu'il vous écouterait plus facilement que moi. »

Bohort se tut, très gêné que l'abbé le tint pour un saint homme.

Quand ils eurent parlé ensemble un bon moment, Bohort quitta les lieux en recommandant l'abbé à Dieu. Une fois équipé, il

reprit son chemin et chevaucha jusqu'au soir, où il se reposa chez une veuve, qui le logea fort bien. Au matin, il reprit son chemin et chevaucha jusqu'à un château appelé Tubile, qui se trouvait dans une vallée. Une fois près du château, il rencontra un écuyer qui se dirigeait à vive allure vers une forêt. Bohort vient à sa rencontre et lui demande s'il a quelque nouvelle à lui donner.

« Oui, répondit le jeune homme. Demain, devant ce château, il y aura une bataille tout à fait extraordinaire.

- Entre qui et qui ?

- Entre le comte de la Plaine et la veuve maîtresse de cet endroit. »

A cette nouvelle, Bohort décide de rester là. En effet, il ne manquera pas de voir à cette bataille quelque compagnon de la Quête ; et il pourrait bien en venir un qui lui donne des nouvelles de son frère ou peut-être son frère lui-même y sera-t-il, s'il est près de là et en bonne santé. Alors Bohort se dirige vers un ermitage qui se trouvait à l'entrée d'une forêt. Une fois là, il trouve Lionel, son frère, qui était assis sans arme devant l'entrée de la chapelle. Il s'était installé là pour participer le lendemain à la bataille qui devait avoir lieu dans la prairie. A la vue de son frère, Bohort ressent une joie si forte que personne ne pourrait la décrire ; alors il saute à terre et lui demande : « Cher frère, quand êtes-vous arrivé ici ? »

Dès qu'il entend ces mots, Lionel reconnaît son frère. Cependant, il ne bouge pas mais il lui dit :

« Bohort ! Bohort ! Ce n'est pas grâce à vous que j'ai échappé avant-hier à la mort, quand les deux chevaliers m'emmenaient en me battant et que vous m'avez abandonné, sans m'aider le moins du monde. Vous êtes venu en aide à la demoiselle que le chevalier emportait et vous m'avez laissé en danger de mort. Jamais un frère ne commit une telle trahison. A cause de ce méfait, je ne vous promets qu'une chose : la mort, car vous avez bien mérité de mourir. Gardez-vous donc de moi, car, sachez-le bien, dès que je serai en armes, en quelque lieu que je vous trouve, vous ne pouvez rien attendre de moi sinon la mort. »

Quand Bohort entend cela, il est très malheureux que

son frère soit en colère contre lui. Alors il se met à genoux devant lui et lui demande pardon les mains jointes ; il le supplie au nom de Dieu de lui pardonner. Mais Lionel répond que cela ne peut être et que, s'il peut prendre le dessus, il le jure, il le tuera. Puis, parce qu'il ne veut plus écouter son frère, il rentre dans la maison de l'ermitage où il avait posé ses armes, les prend et s'arme rapidement ; une fois équipé, il s'approche de son cheval, le monte et dit à Bohort :

« Prenez garde à moi, car je le jure sur le salut de mon âme, si je peux l'emporter sur vous, je ferai ce que l'on doit faire à un traître, à un homme déloyal. Et assurément, vous êtes l'homme le plus déloyal qui soit né d'un homme aussi valeureux que le roi Bohort, qui nous engendra, vous et moi. Montez donc sur votre cheval, vous serez dans une situation plus convenable. Si vous ne le faites pas, je vous tuerai, quoique vous soyez à pied. La honte sera pour moi, mais vous aurez subi votre châtement. Et peu m'importe cette honte, car je préfère en connaître un peu et être blâmé par bien des gens plutôt que vous ne soyez pas châtié comme vous le devez. »

Quand Bohort voit qu'il en est réduit à devoir combattre, il ne sait que faire. En effet, il ne saurait se résoudre à combattre son frère en aucun cas. Toutefois, pour être plus en sécurité, il montera sur son cheval ; mais il tentera encore une fois de voir s'il peut obtenir le pardon de son frère. Il s'agenouille alors devant les pattes du cheval de son frère et pleure doucement en disant :

« Au nom de Dieu, cher frère, faites-moi grâce, pardonnez-moi cette mauvaise action et ne me tuez pas, mais rappelez-vous plutôt le grand amour qui doit nous unir, vous et moi. »

Tout ce que peut dire Bohort importe peu à Lionel, que L'Ennemi a conforté dans la volonté de tuer son frère. Bohort est pourtant à genoux devant lui et lui demande pardon, les mains jointes. Quand Lionel voit qu'il n'en démordra pas et qu'il ne se lèvera pas, il donne des éperons et frappe Bohort du poitrail

de son cheval, si violemment qu'il le fait tomber à la renverse. Dans cette chute, Bohort est gravement blessé ; et son frère le fait piétiner par son cheval, si bien qu'il lui brise les os. Bohort s'évanouit sous l'effet de la douleur ressentie, si bien qu'il croit mourir sans confession. Lorsque Lionel a mis dans un tel état son frère que celui-ci n'a plus la capacité de se relever, il met pied à terre, car il a l'intention de lui couper la tête.

Alors que, descendu de cheval, il s'apprêtait à arracher le heaume de la tête de son frère, l'ermite, qui était un très vieil homme, arriva en courant vers eux. Il avait fort bien entendu ce qui avait été dit. Dès qu'il voit Lionel qui veut couper la tête à Bohort, il se laisse tomber sur ce dernier et dit à Lionel :

« Ha ! Noble chevalier ! Au nom de Dieu ! Aie pitié de toi et de ton frère ; en effet, si tu le tues, tu auras commis un péché mortel et sa disparition sera un très grand malheur, car il est un des hommes les plus vertueux au monde et l'un des meilleurs chevaliers.

- Je vous le jure sur mon âme, seigneur, répond Lionel, si vous ne vous écarterez pas de lui, je vous tuerai et il n'en sera pas quitte pour autant.

- En vérité, répondit l'ermite, je préfère que tu me tues plutôt que lui, car ma mort ne sera pas une aussi grande perte que la sienne : c'est pourquoi je préfère mourir à sa place. »

L'ermite se couche alors tout de son long sur Bohort, entourant ses épaules de ses bras. Voyant cela, Lionel tire son épée du fourreau et frappe l'ermite si violemment qu'il lui fait basculer la tête en arrière. Alors, sous l'effet des atteintes de la mort, celui-ci se raidit.

Après avoir fait cela, Lionel ne modère pas son dépit, il attrape au contraire son frère par le heaume et délace celui-ci pour lui couper la tête. Il l'aurait tué sans tarder quand, par la volonté de Notre-Seigneur, arriva Calogrenant, un chevalier de la maison du Roi Arthur, compagnon de la Table Ronde. A la vue de l'ermite tué, il se demande ce qui se passe. Il regarde alors attentivement devant lui et voit Lionel, qui voulait tuer son frère et lui avait ôté son heaume. Il reconnaît Bohort, qu'il aimait beaucoup. Il saute à terre, attrape Lionel par les épaules

et le tire si fort qu'il le fait reculer. Puis il lui dit :

« Que se passe-t-il, Lionel ? Avez-vous perdu la raison, vous qui voulez tuer votre frère, qui est un des meilleurs chevaliers que l'on connaisse ? Au nom de Dieu, aucun homme de valeur ne vous le permettrait.

- Comment ?, demande Lionel, voulez-vous le secourir ? Si vous continuez à vous en mêlez, je le laisserai et je m'en prendrai à vous. »

Calogrenant l'observe, complètement ébahi, et lui demande :

« Comment, Lionel ? Est-ce que vous voulez vraiment le tuer ?

- Je veux le tuer et le tuerai car jamais, que ce soit à cause de vous ou à cause d'un autre, je ne le laisserai en paix. Il m'a en effet fait tant de mal qu'il a bien mérité la mort. »

Alors Lionel se jette à nouveau sur Bohort et veut le frapper à la tête mais Calogrenant s'interpose et dit que, si Lionel est ce jour-là assez téméraire pour porter la main sur son frère, il lui faudra combattre.

A ces mots, Lionel prend son bouclier et demande à Calogrenant qui il est. Celui-ci se nomme. Une fois qu'il l'a reconnu, Lionel le défie, l'attaque l'épée brandie et lui donne le coup le plus violent qu'il puisse lui asséner du fer de l'épée. Quand Calogrenant voit que le combat est engagé, il court prendre son écu et tire son épée. Étant bon chevalier et doté d'une grande force, il se défend vigoureusement. Le combat dura tant que Bohort put se redresser et s'asseoir, mais il souffrait tellement qu'il pensait ne plus rien pouvoir faire avant des mois, à moins que Notre-Seigneur ne l'aide. Quand il voit Calogrenant qui combat son frère, il en est très malheureux. En effet, si Calogrenant tue son frère devant lui, il ne connaîtra plus jamais de joie. Et si celui-ci tue Calogrenant, la honte sera pour lui, car Bohort sait bien que Calogrenant n'a entrepris de se battre qu'à cause de lui. Il en est très malheureux et il irait volontiers les séparer, s'il en était capable, mais il souffre tant qu'il ne peut ni se défendre ni attaquer autrui. Il reste à regarder jusqu'au moment où il voit que Calogrenant avait le dessous dans le combat. En effet, Lionel était capable de grandes prouesses et très vaillant. Il avait mis en morceaux l'écu et le heaume de Calogrenant et avait mis si mal en point le chevalier que celui-ci n'attendait plus que la mort : il avait en effet perdu tant de sang qu'il était surprenant qu'il puisse encore se tenir

debout. Voyant qu'il a vraiment le dessous, Calogrenant a peur de mourir. Il se retourne<sup>8</sup> et voit Bohort, dressé sur son séant. Il lui dit alors :

« Ha ! Bohort ! Venez donc me secourir et me tirer du péril de mort où je me vois mis pour vous être venu en aide, à vous qui étiez plus proche de la mort que celui que vous voyez maintenant. Assurément, si je meurs, tout le monde devrait vous en blâmer.

- En vérité, dit Lionel, ceci ne vous sert à rien, vous mourrez dans cette bataille. Personne ne pourrait empêcher que je vous tue tous les deux avec cette épée ! »

Bohort n'est pas rassuré d'entendre cela, car il sait bien que, si Calogrenant était tué, il serait en danger de mort. Aussi parvient-il à se mettre debout, va-t-il jusqu'à son heaume qu'il met sur sa tête. Quand il voit l'ermite mort, il ressent une grande douleur et prie Notre-Seigneur qu'il ait pitié de lui, car jamais un tel homme de bien ne mourut pour si peu de choses. Et Calogrenant lui crie :

« Ha ! Bohort ! Me laisserez-vous mourir ici ? S'il vous plaît que je meure ici, la mort me conviendra tout à fait, car aucun homme de grande valeur ne mérite davantage que je risque la mort pour le sauver. »

Lionel le frappe alors de l'épée, si bien qu'il fait voler son heaume. Sentant sa tête découverte et voyant qu'il ne peut en réchapper, Calogrenant s'exclame :

« Ha ! Cher doux Père Jésus-Christ ! Vous qui avez accepté que je me mette à votre service, sans en être aussi digne que je l'aurais dû, prenez pitié de mon âme : que cette douleur que mon corps va supporter pour le bien et en guise de l'aumône que je voulais faire soit ma pénitence et le rachat de mon âme. »

Au moment même où il disait cela, Lionel le frappe si violemment qu'il l'abat mort à terre, et son corps se raidit sous l'effet de la douleur ressentie.

Après avoir tué Calogrenant, Lionel ne voulut pas s'en tenir là et se précipita sur son frère : il lui donna un tel coup qu'il le fit s'affaïsser entièrement.

Et celui-ci, en qui l'humilité était si naturellement enracinée, le pria, au nom de Dieu, de lui faire grâce de ce combat.

« Car s'il arrive, cher frère, que je vous tue ou que vous me tuiez, nous

serons en état de péché mortel.

- Que Dieu m'abandonne à jamais, dit Lionel, si je vous fais jamais la grâce de vous laisser en vie, alors que je peux avoir le dessus ; car il n'a pas dépendu de vous que je ne sois pas tué. »

Alors Bohort tire son épée et dit tout en pleurs :

« Cher Père Jésus-Christ, qu'il ne me soit pas compté comme péché le fait de défendre ma vie contre mon frère ! »

Alors il lève son épée et, comme il s'apprêtait à frapper Lionel, il entend une voix qui lui dit :

« Fuis, Bohort, et ne le touche pas, car tu le tuerais à coup sûr. »

Aussitôt descendit entre les deux hommes une lame de feu tombant comme la foudre ; elle venait du ciel et il en sortit une flamme si prodigieuse et si brûlante que leurs deux écus furent réduits en cendres. Ils en furent si effrayés qu'ils tombèrent tous deux à terre et restèrent un long moment évanouis. Quand ils se relevèrent, ils se regardèrent intensément et virent la terre qui les séparait toute rougie du feu qui l'avait touchée. Constatant que son frère n'a aucun mal, Bohort tend ses mains vers le ciel et remercie Dieu du fond du cœur.

Alors il entendit une voix qui lui dit :

« Bohort, lève-toi et va-t-en d'ici. Ne tiens pas davantage compagnie à ton frère, mais chemine vers la mer. Et ne t'arrête en aucun lieu jusqu'à ce que tu y arrives, car Perceval t'y attend. »

À ces paroles, Bohort s'agenouille, tend les mains vers le ciel et dit :

« Père des Cieux, béni sois-Tu de daigner m'appeler à Ton service. »

Alors, il se dirige vers Lionel, qui était encore tout étourdi, et il lui dit :

« Cher frère, vous avez mal agi envers ce chevalier, notre compagnon, et envers cet ermite, que vous avez tués. Au nom de Dieu, ne partez pas d'ici avant que leurs corps soient enterrés et qu'on les ait honorés autant qu'il convient.

- Et vous, que ferez-vous ? demande Lionel. Attendez-vous ici jusqu'à ce qu'ils soient enterrés ?

- Non, répondit Bohort, j'irai jusqu'à la mer où Perceval m'attend, ainsi que la voix divine me l'a fait comprendre. »

Il quitte alors ces lieux et prend le chemin qui conduit à la mer. Il chevauche des jours durant, jusqu'à ce qu'il arrive à une abbaye,

---

<sup>8</sup> /Resgarder/ peut signifier « regarder autour de soi », « regarder derrière soi » ou « se retourner ».

qui se trouvait au bord de la mer. Cette nuit-là, il s'y reposa. Une fois endormi, lui parvint une voix qui lui dit :

« Bohort, lève-toi, et va-t-en droit jusqu'à la mer : sur son rivage se trouve Perceval qui t'attend ! »

Dès qu'il entend cela, Bohort se met vivement debout, fait le signe de la croix sur son front et demande à Notre-Seigneur de le guider. Il se rend à l'endroit où il avait posé ses armes, les prend et s'équipe aussitôt ; puis, il s'approche de son cheval, lui met la selle et le mors. Et quand il est prêt, parce qu'il ne veut pas que les habitants de l'endroit sachent qu'il s'en va à une pareille heure, il cherche dans l'abbaye un endroit par où il puisse s'en aller, jusqu'à ce qu'il trouve, par derrière, une trouée dans le mur, qui offrait un passage suffisant. Il s'approche de son cheval, le monte, parvient à la brèche du mur et il passe de l'autre côté.

Il quitte l'endroit, sans que personne s'en aperçoive. Il chevauche jusqu'à ce qu'il atteigne la mer et trouve, près de la rive, un navire entièrement couvert de soie blanche. Il met pied à terre, entre à l'intérieur et se recommande à Jésus-Christ. Aussitôt qu'il y a pénétré, il voit que le navire s'éloigne du rivage ; et le vent gonfle les voiles, emportant le navire à si vive allure qu'il semble voler par-dessus les eaux. Quand Bohort se rend compte qu'il n'a pu y faire entrer son cheval, il s'y résigne à l'instant. Alors, il regarde de tous côtés sur le navire, mais il ne voit rien, car la nuit était noire et obscure, aussi ne pouvait-on pas bien distinguer les choses. Il s'approche du bastingage, s'y appuie et prie Jésus-Christ de le conduire en un lieu où son âme puisse être sauvée. Puis, sa prière faite, il s'endort jusqu'au jour.

Une fois réveillé, Bohort regarde dans le navire et voit un chevalier en armure, à qui il ne manquait que son heaume et qui se tenait devant lui. Après l'avoir dévisagé un moment, il reconnaît Perceval le Gallois. Il court aussitôt lui donner l'accolade et lui manifester sa joie. Et celui-ci est stupéfait de voir Bohort devant lui ; en effet, il ne sait comment il a pu arriver dans ce navire. Alors, il lui demande qui il est.

« Comment, dit Bohort, ne me reconnaissez-vous pas ?

- En vérité, répond Perceval, non. Et je me demande

vraiment comment vous êtes arrivé ici, si Notre-Seigneur lui-même ne vous y a pas amené. »

A ces propos, Bohort se met à rire et ôte son heaume. Alors Perceval le reconnaît. Il ne serait pas facile de raconter la joie qu'ils se manifestèrent. Bohort commence à raconter comment il est arrivé jusqu'au navire et sur quelle incitation. Et Perceval lui fait à son tour le récit des aventures qui lui étaient arrivées sur le rocher où il s'était trouvé et où L'Ennemi lui était apparu sous l'apparence d'une femme, qui avait manqué de le faire pécher mortellement. Ainsi les deux amis sont-ils tous deux ensemble, comme Notre-Seigneur les y avait destinés. Ils attendent en ce lieu les aventures que Notre-Seigneur décidera de leur envoyer ; et ils s'en vont dans le creux des vagues vers la haute mer, tantôt avançant, tantôt reculant, au gré du vent qui les emmène. Ils discutent de bien des choses et se confortent l'un l'autre. Et Perceval déclare qu'il ne lui manque en cet instant que Galaad pour que la promesse qui lui a été faite soit tenue. Il explique alors à Bohort ce qui lui avait été promis. Mais le conte cesse maintenant de parler d'eux et revient au Bon Chevalier.

Le conte dit donc que, quand le Bon Chevalier se fut séparé de Perceval, et qu'il l'eut sauvé des vingt chevaliers qui l'avaient attaqué, il prit le grand chemin dans la Gaste Forêt et erra bien des jours, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, au gré du hasard. Il trouva là bien des aventures qu'il mena à bien et dont le conte ne fait pas mention, parce qu'il y aurait trop à dire s'il voulait les raconter une par une. Quand le Bon Chevalier eut longtemps chevauché à travers le royaume de Logres, [se rendant] partout où il entendait dire qu'il y avait une aventure, il quitta ce royaume et chevaucha vers la mer, comme la volonté lui en vint alors. Voilà qu'il passa devant un château où avait lieu une bataille extraordinaire. Et ceux du dehors avaient déjà tant fait que ceux du dedans étaient en fuite, car ceux du dehors étaient vraiment plus nombreux et meilleurs chevaliers.

Quand Galaad vit que ceux du dedans étaient dans une si grande infortune et qu'on les tuait à l'entrée du château, il se dirigea vers eux, pensant qu'il les aiderait. Il abaisse sa lance, éperonne son cheval et frappe le premier chevalier qu'il rencontre, si fort qu'il l'envoie à terre et que sa lance vole en éclats. Il saisit son épée, en homme qui sait bien s'en servir, et il s'élança vers l'endroit où il voit le plus gros de la mêlée. Il commence à abattre chevaliers et chevaux, et à réaliser des faits d'arme si extraordinaires que personne n'aurait pu le voir sans le tenir pour un homme valeureux. Monseigneur Gauvain, qui était venu avec Hector pour la bataille, aidait ceux du dehors. Mais aussitôt qu'ils aperçurent l'écu blanc à la croix vermeille, ils se dirent l'un à l'autre : « Voilà le Bon Chevalier ! Fou sera celui qui l'attendra, car aucune armure ne résiste à son épée. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, Galaad fonça sur monseigneur Gauvain, guidé par le hasard.

Il le frappe si violemment qu'il lui fend le heaume et la coiffe de fer. Monseigneur Gauvain, qui est certain d'être mortellement blessé par le coup qu'il a reçu, vide les étriers ; et Galaad, qui ne peut arrêter son coup, atteint le cheval en avant de la selle et le tranche entièrement en avant du poitrail, si bien qu'il l'abat aussitôt mort, sous monseigneur Gauvain.

Voyant monseigneur Gauvain à pied, Hector recule, parce qu'il se rend compte qu'il serait insensé d'attendre celui qui sait donner de tels coups et parce qu'il doit le protéger et l'aimer comme son neveu. Et ce dernier frappe en tous sens et fait tant en peu de temps que ceux du dedans reprennent le dessus, eux qui, l'instant d'avant, étaient vaincus. Ils ne cessent de donner des coups et d'abattre des chevaliers jusqu'à ce que ceux du dehors soient complètement mis en déroute et s'enfuient là où ils pensent trouver protection. Galaad les poursuit un bon moment. Après s'être rendu compte qu'il ne servait à rien de revenir en arrière, Galaad s'en va si discrètement que personne ne sait de quel côté il est parti. Il emporte des deux partis le prix du combat. Monseigneur Gauvain, qui souffre tant du coup que Galaad lui a donné qu'il ne

pense pas en réchapper vivant dit à Hector, qu'il voit devant lui :

« Sur ma tête, voici que se réalise maintenant ce qui me fut dit il y a peu<sup>9</sup>, le jour de la Pentecôte, du bloc de pierre et de l'épée sur laquelle j'avais porté la main : que j'en recevrais un tel coup avant que l'année soit écoulée que je n'aurais pas souhaité en être frappé, même pour un château. Et, sur ma tête, c'est justement de cette épée que ce chevalier m'a à l'instant frappé. Aussi je peux vraiment dire que la chose s'est produite comme elle m'avait été annoncée.

- Seigneur, demande Hector, le chevalier vous a donc infligé une aussi grave blessure que vous le dites ?

- Oui, assurément, répond monseigneur Gauvain, au point que je ne peux échapper à la mort, à moins que Dieu n'intervienne.

- Que pouvons-nous donc faire ? demande Hector. Il me semble maintenant que notre Quête est suspendue, puisque vous êtes si gravement blessé.

- Seigneur, la vôtre n'est pas interrompue, mais la mienne oui, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que je vous suive. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, les chevaliers du château s'assemblèrent là. Quand ils reconnurent monseigneur Gauvain et qu'ils apprirent qu'il était blessé de la sorte, la plupart en furent très affectés : car il était sans aucun doute l'homme au monde qui était le plus aimé de ceux qui ne le connaissaient pas. Ils le prennent et l'emportent dans le château, le débarrassent de son armure et le couchent dans une chambre silencieuse et tranquille, loin des gens. Puis, ils font appeler un médecin, lui font examiner la plaie et lui demandent si Gauvain guérira. Et le médecin leur assure qu'il rendra au chevalier une pleine santé en moins d'un mois, si bien qu'il pourra chevaucher et porter les armes. Les chevaliers lui promettent que, s'il peut faire cela, ils lui donneront tant de biens qu'il sera riche le restant de sa vie. Le médecin leur répond qu'ils peuvent en être parfaitement assurés, car il le fera, comme il l'a dit. Ainsi, monseigneur Gauvain reste là, et avec lui Hector, qui ne veut en aucun cas s'en aller, avant que son compagnon ne soit guéri.

Après avoir quitté le lieu de la bataille, le Bon Chevalier chevaucha tant, au gré du hasard, qu'il arriva la nuit à deux lieues de Corbenic. Et voilà que la nuit le surprit

---

<sup>9</sup> Littéralement, avant-hier. Cependant, la *Queste del Saint Graal* présente des aberrations chronologiques, liées au fait que la *Queste* se déroule dans une atmosphère à la fois spirituelle et merveilleuse, comme en dehors des règles normales de la marche du temps. Il s'est bien sûr écoulé plus de deux jours depuis la Pentecôte à Camaalot. Nous préférons donc traduire par le plus vague « il y a peu ».

devant un ermitage.

Quand il voit que la nuit est tombée, il met pied à terre, appelle à la porte l'ermite, jusqu'à ce que ce dernier lui ouvre. Quand l'ermite voit qu'il est un chevalier errant, il lui souhaite la bienvenue. Il s'occupe d'abriter le cheval et lui fait ôter ses armes. Une fois Galaad désarmé, il lui fait donner à manger de l'aumône que Dieu lui a procurée.

Et celui qui, de tout le jour, n'avait rien mangé l'accepta volontiers. Après avoir mangé, le chevalier s'endormit sur un tas d'herbe qui se trouvait là.

Quand ils furent couchés, arriva une demoiselle qui frappa à la porte et appela Galaad. Et ce, jusqu'à ce que l'ermite s'approche de la porte et demande qui était la personne qui, à une telle heure, voulait entrer en ce lieu.

« Seigneur Ulfin, dit-elle, je suis une demoiselle qui veut parler au chevalier qui est là, car j'ai très grand besoin de lui. »

L'ermite réveille Galaad et lui dit :

« Seigneur chevalier, une demoiselle qui est là dehors et qui, me semble-t-il, a très grand besoin de vous veut vous parler. »

Galaad se lève alors, s'approche de la demoiselle et lui demande ce qu'elle veut.

« Galaad, répond-elle, je veux que vous vous armiez, que vous montiez sur votre cheval et que vous me suiviez. Je vous affirme que je vous montrerai la plus noble aventure que chevalier ait jamais vue. »

A ces mots, Galaad se dirige vers ses armes, les prend et s'équipe. Une fois son cheval sellé, il l'enfourche, en recommandant l'ermite à Dieu, et dit à la demoiselle :

« Vous pouvez maintenant aller là où il vous plaira, car je vous suivrai en quelque lieu où vous alliez. » Celle-ci s'en va à la plus grande allure qu'elle peut obtenir de son palefroi et le chevalier la suit de près. Ils cheminèrent tant qu'il commença à faire jour. Lorsque le jour fut beau et clair, ils entrèrent dans une forêt qui s'étendait jusqu'à la mer et était appelée Célibe. Ils chevauchèrent sur la route principale, toute la journée, sans boire ni manger.

Le soir, passée l'heure des vêpres, ils arrivèrent en vue d'un château sis dans une vallée. Il était abondamment pourvu en tout et entouré

d'eau vive, de bonnes et hautes fortifications et de fossés très profonds. La demoiselle continua à avancer et entra dans le château, Galaad derrière elle. Quand les habitants du château virent la demoiselle, ils se mirent tous à dire : « Madame, soyez la bienvenue. » Ils l'accueillirent avec beaucoup de joie, car elle était leur dame. Et elle leur demanda de bien recevoir le chevalier, car il était l'homme le plus valeureux qui ait jamais porté les armes. Ceux-ci coururent l'aider à descendre de cheval et le débarrassèrent de ses armes aussitôt après. Alors Galaad demanda à la demoiselle :

« Madame, resterons-nous aujourd'hui ici ?

- Non, lui répondit-elle, aussitôt que nous aurons mangé et un peu dormi, nous nous en irons. »

Alors ils s'assirent pour manger ; et ils allèrent ensuite dormir. Aussitôt qu'elle en fut au premier somme, la demoiselle appela Galaad et lui dit : « Seigneur, levez-vous. »

Il se lève et les habitants du château apportent cierges et torches pour qu'il voie clair pendant qu'il s'équipe. Le chevalier monte sur son cheval et la jeune femme prend un très beau coffret d'une grande richesse et, une fois montée à cheval, le place devant elle.

Ils quittent alors le château et s'en vont à vive allure ; ils chevauchèrent cette nuit-là à très bon train. Ils parcoururent tant de chemin qu'ils arrivèrent à la mer. Une fois là, ils trouvèrent le navire où se tenaient Perceval et Bohort, qui attendaient appuyés sur son rebord. Ils ne dormaient pas et crièrent de loin à Galaad :

« Seigneur, soyez le bienvenu. A force de vous attendre, nous vous avons maintenant parmi nous, grâce à Dieu ! Avancez-vous, car il n'y a plus qu'à entrer dans la noble aventure que Dieu nous a réservée. »

Dès qu'il les entend, Galaad leur demande qui ils sont et pourquoi ils disent qu'ils l'ont beaucoup attendu. Il demande à la demoiselle si elle mettra pied à terre.

« Seigneur, oui, lui répond-elle. Et laissez ici votre cheval, comme j' y laisserai le mien. »

Et il met aussitôt pied à terre et ôte la selle et les mors à son cheval, ainsi qu'au palefroi de la demoiselle. Il trace le signe de la croix sur son front et se recommande à Notre-Seigneur. Il entre dans le navire, suivi de la demoiselle. Et les deux compagnons leur réservent l'accueil le plus chaleureux et le plus joyeux qu'ils peuvent. Aussitôt le navire se mit à fendre

les flots à vive allure, car le vent frappait alors très fort ses voiles. Ils firent tant de chemin en peu de temps qu'ils n'apercevaient plus de terre, [que ce soit] à proximité ou dans le lointain. Alors, le jour se leva et ils se reconnurent ; ils pleurèrent tous trois de joie de s'être ainsi retrouvés.

Bohort ôte alors son heaume ; et Galaad, le sien, ainsi que son épée, mais il ne veut pas retirer son haubert. Voyant le bateau si magnifique à l'intérieur comme à l'extérieur, il demande à ses deux compagnons s'ils savent d'où est venu un si beau navire. Et Bohort répond qu'il n'en sait rien. Quant à Perceval, il lui raconte ce qu'il sait, et lui explique également tout ce qui lui était arrivé sur le rocher et comment l'homme qui lui semblait être un prêtre l'avait fait entrer sur ce navire.

« Et il me dit bien qu'il ne se passerait guère de temps avant que je ne vous aie en ma compagnie ; en revanche, il ne m'a absolument rien dit à propos de cette demoiselle.

- Par ma foi, dit Galaad, si elle ne m'avait pas amené de ce côté, je n'y serais jamais venu de ma propre initiative. On peut donc dire que c'est davantage grâce à elle qu'à moi que je suis arrivé ici. Car je n'avais jamais parcouru ce chemin ; et, de vous, mes deux compagnons, je n'aurais jamais cru avoir des nouvelles dans un lieu aussi reculé que celui-ci. »

Et ils se mettent à rire.

Chacun raconte alors aux autres ses aventures, jusqu'à ce que Bohort dise à Galaad :

« Seigneur, si monseigneur Lancelot, votre père, était ici maintenant, il me semble que rien ne nous manquerait. » Et Galaad répond qu'il ne peut être là, puisque Notre-Seigneur ne le désire pas.

C'est en échangeant ce genre de propos qu'ils avancèrent jusqu'au début de l'après-midi. Ils pouvaient se trouver alors assez loin du royaume de Logres, car le bateau avait navigué toute la nuit et toute la journée, toutes voiles dehors. Passant alors entre deux rochers, ils arrivèrent devant une île sauvage si bien cachée que cela tenait du prodige : sans aucun doute, c'était une baie formée par la mer. Une fois arrivés là, ils virent devant eux, derrière un rocher, un autre bateau qu'ils ne pouvaient atteindre qu'à pied.

« Chers seigneurs, dit la demoiselle, sur ce bateau là-bas se trouve l'aventure pour laquelle Notre-Seigneur vous a réunis : il vous faut donc sortir de ce navire et monter à bord de l'autre. »

Ils répondent qu'

ils le feront volontiers, sortent du navire, attrapent la demoiselle et la font sortir ; puis, ils amarrent leur navire pour que les flots ne le fassent pas s'éloigner. Une fois sur le rocher, ils se dirigent l'un derrière l'autre du côté où ils voient le navire. Quand ils y sont arrivés, ils trouvent le navire bien plus magnifique que celui qu'ils avaient quitté ; mais ils sont fort étonnés de ne voir ni homme ni femme à l'intérieur. Ils s'approchent davantage, cherchant à distinguer quelque chose. Et ils regardent en tous sens le bordage du bateau et ils y voient une inscription en araméen, qui délivrait un message des plus terribles et des plus effrayants à tous ceux qui auraient voulu monter à son bord. Voilà ce qui était dit :

« Oh ! Toi ! Homme qui veux pénétrer à mon bord ! Qui que tu sois, veille à être empli de foi, car je n'existe que par elle. C'est pourquoi, avant d'entrer, prends bien soin d'être sans tache, car je ne suis que foi et croyance. Aussitôt que tu fléchiras dans ta foi, je t'abandonnerai de telle façon que tu n'auras de moi ni soutien ni aide : je te ferai entièrement défaut, quel que soit l'endroit où tu aies été effleuré par le doute et aussi légèrement que tu en aies été atteint. »

Après avoir pris connaissance du message, les trois compagnons se regardent l'un l'autre. Alors, la demoiselle demande à Perceval :

« Savez-vous qui je suis ?

- En vérité, non, répond celui-ci. Jamais, à ma connaissance, je ne vous ai vue.

- Sachez, dit-elle, que je suis votre sœur, la fille du roi Pellehan. Et savez-vous pourquoi je me suis fait reconnaître de vous ? Pour que vous croyiez davantage ce que je vais vous dire. Tout d'abord, je vous conseille, ajoute-t-elle, à vous qui êtes celui que j'aime le plus, si votre foi en Jésus-Christ n'est pas parfaite, de n'entrer en aucun cas dans ce bateau. Sachez bien, en effet, que vous y péririez aussitôt. Car ce bateau est une chose si sainte qu'aucun homme souillé par le vice ne peut s'y trouver sans danger. »

A ces mots, Perceval regarde et dévisage la demoiselle jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'il s'agit de sa sœur. Alors, il lui manifeste une très grande joie et lui dit :

« Assurément, chère sœur, j'y entrerai. Savez-vous pourquoi ?

Afin que, si ma foi n'est pas complète, j'y périsse en tant qu'infidèle. Et que, si je suis empli de foi et tel qu'un chevalier doit l'être, je sois sauvé.

- Entrez-y donc sans crainte, dit-elle, que Notre-Seigneur soit votre garant et votre protection. »

En même temps qu'elle disait cela, Galaad, qui se trouvait devant les autres, leva la main, se signa et entra dans le navire. Une fois à l'intérieur, il commence à regarder de part et d'autre et la demoiselle entre derrière lui, en se signant au moment d'entrer. Voyant cela, les [deux] autres compagnons ne tardent pas davantage et pénètrent à l'intérieur. Après avoir bien regardé de tous côtés, ils déclarent qu'ils ne pensaient pas qu'il existât, à terre ou en mer, un navire aussi beau ou aussi somptueux que celui-ci leur semble l'être. Ayant tout exploré, ils regardent au centre du bateau et voient un très riche drap tendu en guise de couverture et, en dessous, un très beau lit, vaste et somptueux.

Galaad s'approcha du drap, le souleva, regarda dessous et vit le plus beau lit qu'il ait jamais vu : en effet, le lit, somptueux, était de grande taille ; il y avait, à son chevet, une couronne d'or de très grande valeur et, à son pied, une épée qui était fort belle et fort brillante. Celle-ci se trouvait en travers du lit et était sortie de son fourreau d'un bon demi pied.

Cette épée était de facture singulière, car son pommeau était fait d'une pierre qui contenait en elle toutes les couleurs que l'on peut trouver sur la terre. Cette pierre avait encore une autre particularité qui lui donnait encore plus de valeur, car chacune de ses couleurs avait en elle une vertu propre. L'histoire rapporte en outre que la poignée était faite de deux côtes, et ces deux côtes venaient de deux bêtes différentes. La première venait d'une sorte de serpent qui vit en Calidoine plus qu'en d'autres terres ; On appelle ce serpent papaluste, et sa vertu est telle que, si un homme tient une de ses côtes ou un de ses os, il ne craint plus de ressentir une trop grande chaleur. Voici quelle était la particularité et le pouvoir de la première côte. Et l'autre venait d'un poisson qui n'est pas très grand et que l'on trouve dans le fleuve Euphrate, et dans aucune autre eau : ce poisson est appelé l'ortenaus. Ses côtes sont telles que

si un homme en saisit une, aussi longtemps qu'il la tiendra, il ne se souviendra d'aucune des joies et des douleurs qu'il a éprouvées pour ne se rappeler que de la raison qui lui aura fait attraper la côte. Et, aussitôt qu'il l'aura reposée, il pensera de nouveau comme il avait l'habitude de le faire, à la manière d'un homme normal. Telles étaient les vertus des deux côtes qui formaient la poignée de l'épée, et elles étaient recouvertes d'un tissu vermeil très précieux, orné d'une inscription qui disait :

« Je suis prodigieuse à voir et à connaître. Car jamais personne ne put m'empoigner, aussi grande qu'eût été sa main, et jamais personne ne le fera, excepté un seul homme ; et celui-ci surpassera en ses œuvres tous ceux qui auront été avant lui et qui viendront après lui. »

Voilà ce que disait l'inscription sur la poignée de l'épée. Aussitôt que les compagnons, qui savaient bien lire, l'ont déchiffrée, ils se regardent et disent :

« Par ma foi, on peut voir ici des choses extraordinaires.

- Au nom de Dieu, dit Perceval, je vais tenter de savoir si je pourrais empoigner cette épée. »

Il porte la main à l'épée, mais il ne peut attraper sa poignée.

« Par ma foi, reprend-il, je suis maintenant certain que cette inscription dit vrai. »

Bohort porte à son tour la main à l'épée, sans pouvoir rien faire qui vaille. Voyant cela, les deux compagnons disent à Galaad :

« Seigneur, tentez de prendre cette épée. Car nous sommes sûrs que vous mènerez à bien cette aventure, puisque nous avons échoué. »

Et celui-ci dit qu'il ne s'y essaiera à aucun prix.

« En effet, je vois, ajoute-t-il, de bien plus grands prodiges que je n'en ai jamais vus. »

Il observe alors la lame de l'épée, qui était en partie sortie de son fourreau comme vous l'avez appris. Et ils y voient<sup>10</sup> une autre inscription, vermeille comme le sang, qui disait :

« Que jamais quiconque ne se montre assez audacieux pour me tirer du fourreau, s'il ne doit pas agir mieux et plus courageusement que les autres. Celui qui m'en tirera malgré tout, qu'il sache bien qu'il ne manquera pas d'être tué ou gravement blessé. Et cette chose s'est déjà réalisée une fois. »

Après avoir vu l'inscription, Galaad dit :

« Par ma foi, je voulais tirer cette épée [de son fourreau] ; mais, puisque l'interdiction est si absolue, je n'y

---

<sup>10</sup> Dans d'autres versions, le verbe est au singulier et a pour sujet logique Galaad. Nous avons cependant respecté le texte de l'édition.

porterai en aucun cas la main. »

Perceval et Bohort disent la même chose.

« Chers Seigneurs, dit la demoiselle, sachez que le fait de tirer cette épée est interdit à tous, excepté à un seul homme ; et je vais vous faire connaître ce qui s'est produit, il n'y a pas si longtemps. »

« Il est vrai, dit la demoiselle, que ce bateau parvint au royaume de Logres, et qu'en ce temps-là, il y avait une guerre mortelle entre le roi Lambar, père de ce roi qu'on appelle le Roi Mehaignié, et le roi Varlan, qui avait été païen toute sa vie, mais qui s'était alors nouvellement converti au christianisme, si bien qu'on le considérait comme un des hommes les plus vertueux au monde. Un jour, voici que le roi Lambar et le roi Varlan firent s'opposer leurs armées rassemblées sur le rivage où le navire avait accosté et que le roi Varlan fut mis en déroute. Quand il vit sa défaite et ses hommes tués, il eut peur de mourir. Il s'approcha du bateau qui avait accosté là, et se précipita à l'intérieur. Dès qu'il eut trouvé cette épée, il la tira du fourreau et sortit du navire. Et il tomba sur le roi Lambar, l'homme qui, parmi les chrétiens, avait alors la foi la plus grande : en lui, Notre-Seigneur avait la plus grande place. Quand le roi Varlan vit le roi Lambar, il leva son épée et l'abattit sur le sommet du heaume de son adversaire, avec une violence telle qu'il fendit le roi et le cheval jusqu'à terre. Tel fut le premier coup frappé par cette épée, et il fut donné dans le royaume de Logres. Il en vint une si grande pestilence et de si grands ravages dans les deux royaumes que jamais depuis les terres ne rendirent aux laboureurs le fruit de leurs efforts, car depuis ni le blé ni aucune autre plante n'y crurent, les arbres ne portèrent plus de fruits et les eaux ne donnèrent plus de poissons, sinon fort peu. C'est pourquoi on a appelé la terre des deux royaumes la Terre Gaste, puisque par ce coup malheureux, elle avait été dévastée.

Quand le roi Varlan vit que l'épée était si tranchante, il décida de revenir en arrière pour prendre le fourreau. Il retourna alors jusqu'au bateau, y pénétra et remit l'épée dans le fourreau : et, aussitôt qu'il eut fait cela, il tomba mort devant ce lit : c'est ainsi qu'il fut prouvé que nul ne prendrait cette épée sans être tué ou gravement blessé.

Le corps du roi resta devant ce lit jusqu'à ce qu'une jeune fille l'en sorte, car il n'y avait là aucun homme assez audacieux pour oser entrer à l'intérieur de ce bateau, en raison de l'interdiction gravée sur le bordage.

- Par ma foi, dit Galaad, il s'est produit ici une très belle aventure ; et je veux bien croire qu'il en a été ainsi, car je ne doute pas que cette épée ne soit beaucoup plus extraordinaire qu'aucune autre. »

Il s'avance alors pour la tirer [de son fourreau].

« Ha ! Galaad, dit la demoiselle, patientez encore un petit peu jusqu'à ce que nous ayons bien examiné tout ce qui est extraordinaire en elle. »

Galaad laisse aussitôt l'épée et les compagnons commencent alors à examiner en tous sens le fourreau ; mais ils ne voient pas en quelle matière il pourrait être, sinon en peau de serpent. Cependant, ils voient qu'il est aussi vermeil qu'un pétale de rose, et qu'y est incrustée une inscription, en lettres d'or et d'azur. Mais quand vint le moment de regarder le baudrier de l'épée, tous furent plus surpris que jamais. Car, ils virent que le baudrier ne convenait pas à une épée fort somptueuse et de grande taille comme celle-ci. En effet, il était dans cette matière très simple et très pauvre qu'est l'étope de chanvre, et paraissait si fragile qu'il sembla aux compagnons qu'il ne pourrait pas soutenir l'épée une heure sans se rompre. L'inscription qui se trouvait sur le fourreau disait :

« Celui qui me portera doit être beaucoup plus vaillant et beaucoup plus assuré qu'aucun autre, s'il me porte pur comme il doit l'être pour cela – en effet, je ne dois pas entrer dans un lieu où il y ait ordure ou péché, et celui qui m'y mettra, qu'il sache bien qu'il sera le premier à s'en repentir. Mais, s'il me conserve tout en étant pur, il pourra se rendre partout en sécurité, car le corps de celui au côté duquel je pendrai ne peut être atteint tant qu'il sera ceint du baudrier auquel je pendrai. Que jamais personne ne soit assez audacieux pour ôter sans raison le baudrier qui se trouve ici ; en effet, cela n'est permis à aucun homme qui vive maintenant ou dans les temps à venir, car il ne doit être ôté que par les mains d'une femme, fille de roi et de reine. Voici l'échange qu'elle fera : elle en mettra un

autre fait de ce qu'elle aimera le plus en elle et elle le mettra à la place de celui-ci. Et il faut que la demoiselle ait été vierge en pensée comme en action, sa vie durant. S'il arrive qu'elle ne reste pas vierge, qu'elle soit assurée qu'elle mourra de la mort la plus honteuse dont femme puisse mourir. Cette demoiselle appellera cette épée de son nom légitime et me nommera par le mien. Jamais, avant elle, il n'y aura personne qui sache nous appeler par nos vrais noms. »

A la lecture de cette inscription, les trois compagnons se mettent à rire et disent que ce sont là des choses bien étonnantes à voir et à entendre.

« Seigneur, dit Perceval, retournez cette épée, et vous verrez ce qu'il y a de l'autre côté. »

Galaad la tourne aussitôt de l'autre côté. Quand il l'eut fait, ils virent que celle-ci était rouge comme le sang de cet autre côté et portait une inscription qui disait :

« Celui qui m'estimera le plus aura le plus l'occasion de me critiquer, lorsqu'il aura vraiment besoin de moi, comme il n'aurait pu le croire. Et, envers celui pour qui je devrais être la plus bienveillante, je serai la plus traîtresse. Cela n'arrivera qu'une fois, mais il faut absolument qu'il en soit ainsi. »

Voilà ce que disait l'inscription qui se trouvait de ce côté de l'épée. Ayant vu cela, les compagnons sont plus étonnés encore qu'auparavant.

« Au nom de Dieu, dit Perceval à Galaad, je voulais vous demander de prendre cette épée. Mais, puisque cette inscription annonce qu'elle fera défaut dans la plus grande nécessité, et qu'elle sera traîtresse là où elle devrait se montrer bienveillante, je ne vous conseillerais pas de la prendre : en effet, elle pourrait amener votre déshonneur d'un seul coup, et ce serait une trop grande perte. »

Quand la demoiselle entendit ces propos, elle dit à Perceval :

« Cher frère, ces deux choses se sont déjà produites et je vais vous dire quand et à qui elles arrivèrent. C'est pourquoi, personne ne doit plus redouter de prendre cette épée, pourvu qu'il en soit digne.

Il advint jadis, plus de quarante ans après la Passion de Jésus-Christ, que, par le commandement de Notre-Seigneur, Nascien, le beau-frère du roi Mordrain, fut transporté

sur un nuage à plus de quatorze jours de son pays, dans une île vers la région d'Occident : on appelait cette île l'Île Tournoyante. Une fois arrivé là, voilà qu'il trouva le bateau où nous sommes au pied d'un rocher. Après avoir pénétré à son bord et avoir trouvé ce lit et cette épée, telle que vous la voyez aujourd'hui, il contempla celle-ci un long moment et il fut pris d'une extraordinaire envie de la posséder ; et pourtant, il n'avait pas l'audace de la tirer du fourreau. Il fut ainsi saisi du désir de l'avoir. Il demeura huit jours dans le bateau sans presque manger ni boire. Le neuvième jour, voilà qu'un vent formidable et puissant entraîna le navire, lui fit quitter l'Île Tournoyante et l'emporta dans une île d'Occident, très loin de là. Le navire arriva directement devant un rocher. Une fois descendu à terre, Nascien trouva un géant, le plus grand et le plus redoutable du monde, qui lui cria qu'il était mort. Et quand il vit ce démon qui accourait vers lui, il eut peur de mourir. Aussi regarda-t-il autour de lui, mais il ne vit rien qui lui permette de se défendre. Alors, il courut vers l'épée et, comme la peur de mourir l'y incitait, il la tira hors du fourreau. Quand il la vit nue, il l'apprécia au point qu'il n'aurait rien pu apprécier autant. Alors, il commença à la brandir en l'air ; mais, au premier mouvement, voilà que cette épée se brisa par le milieu. Il dit alors que la chose qu'il avait le plus estimée au monde était ce qu'il devait le plus blâmer, et avec raison, puisqu'elle lui avait fait défaut dans le plus grand danger.

Alors, il reposa les morceaux de l'épée sur le lit et sortit du navire ; il s'en alla combattre le géant et le tua. Puis, il revint au bateau. Lorsque le hasard voulut que le vent se mette à frapper ses voiles, le navire s'élança sur la mer jusqu'à ce qu'il rencontre un autre bateau, celui du roi Mordrain, qui avait subi les attaques violentes de L'Ennemi au rocher du Port Périlleux. Quand les deux hommes se virent, ils se manifestèrent beaucoup de joie, en hommes qui se portaient une très grande affection. Chacun demanda à l'autre comment il allait et quelles aventures lui étaient arrivées. Pour finir,

Nascien dit : « Seigneur, je ne sais ce que vous me direz des aventures du monde, mais depuis la dernière fois où nous nous sommes vus, je vous dis qu'il m'est arrivé une des aventures les plus extraordinaires au monde et qui jamais, à ma connaissance, n'était arrivée à être humain. »

Alors, il lui raconte ce qui lui était arrivé avec la riche épée et comment elle s'était brisée dans le plus grand besoin, alors qu'il pensait en occire le géant.

« Par ma foi, dit Mordrain, vous me dites des choses bien surprenantes. Et cette épée, qu'en avez-vous fait ?

- Seigneur, répondit Nascien, je l'ai remise là où je l'avais prise. Vous pouvez venir la voir, si vous le souhaitez, car elle est ici. »

Alors, le roi Mordrain quitta son bateau, entra dans celui de Nascien et s'approcha du lit. Quand il vit les morceaux de l'épée qui était brisée, il estima celle-ci plus qu'aucune chose qu'il eût jamais vue. Et il dit que cette cassure ne s'était pas faite à cause de la mauvaise qualité de l'épée ou d'un défaut, mais pour signifier quelque chose ou à cause d'un péché de Nascien. Il prit alors les deux morceaux de l'épée et les remit bout à bout ; aussitôt que les deux aciers furent joints, l'épée se ressouda aussi facilement qu'elle avait été brisée. Lorsqu'il vit cela, il commença aussitôt à sourire et dit :

« Au nom de Dieu, elles sont surprenantes les vertus de Jésus-Christ, qui soude et brise plus facilement qu'on ne pourrait le penser. »

Il remit alors l'épée au fourreau, la coucha là où vous la voyez maintenant. Et aussitôt, ils entendirent une voix qui leur dit :

« Sortez de ce bateau et entrez dans l'autre, car il s'en faut de peu que vous succombiez au péché et si jamais vous vous trouvez en état de péché, pendant que vous serez ici, vous ne pourrez échapper à la mort. »

A l'instant, ils sortirent du bateau et entrèrent dans l'autre. Au moment où Nascien passait de l'un à l'autre, il fut atteint à l'épaule par une épée lancée si violemment qu'il tomba à la renverse dans le bateau ; et, dans sa chute, il dit : « Ah ! Dieu ! Comme je suis blessé ! »

Alors, il entendit une voix qui lui dit :

« C'est pour la faute que tu commis en te saisissant de l'épée, car tu ne devais pas y toucher, n'en étant pas digne. Une autre fois, tu prendras garde de ne pas aller contre la volonté de ton Créateur. »

C'est ainsi que s'est réalisée la parole que je vous ai expliquée et qui est écrite ici :

« Celui qui m'appréciera le plus, c'est lui qui trouvera le plus à me blâmer dans la [plus] grande nécessité. »

Car celui qui estima le plus au monde cette épée, ce fut Nascien, et elle lui fit défaut dans un grand besoin, comme je vous l'ai raconté.

- Au nom de Dieu, dit Galaad, vous nous avez bien instruit sur ce point. Dites-nous donc comment l'autre survint.

-Volontiers, dit la demoiselle.

Il est vrai, commença-t-elle, que, tant que le roi Parlan, que l'on appelle le roi Mehaignié, fut capable de chevaucher, il contribua beaucoup à la gloire de la Sainte Chrétienté, honora les pauvres gens plus que quiconque que l'on connaisse, et mena une vie si pieuse que l'on n'aurait pas trouvé son pareil dans la chrétienté. Mais, un jour, il chassait dans un de ses bois qui s'étendait jusqu'à la mer, et il finit par perdre de vue tous ses chiens, ses chasseurs et ses chevaliers, excepté un seul homme qui était son cousin germain. Quand il vit qu'il avait perdu tous ceux qui l'accompagnaient, il ne sut que faire ; en effet, il se voyait enfoncé si profondément dans la forêt qu'il ne savait comment en sortir, en homme qui n'avait pas repéré le chemin. Alors lui et le chevalier se mirent en route et cheminèrent jusqu'au rivage de la mer, en face de l'Irlande. Une fois arrivé là, il trouva le bateau sur lequel nous sommes maintenant. Il s'approcha du bordage et trouva l'inscription que vous avez vue. L'ayant lue, il ne s'effraya pas, car il ne pensait pas avoir manqué envers Jésus-Christ de toutes les vertus qu'un chevalier d'ici-bas peut manifester. Il entra alors tout seul dans le bateau, car son compagnon, le chevalier, n'avait pas l'audace d'y pénétrer.

Dès qu'il eut trouvé cette épée, il la tira de son fourreau juste autant que vous pouvez le voir, car auparavant rien ne paraissait de sa lame. Et il l'en aurait entièrement sortie sans plus attendre ; mais, à l'instant même, entra dans le bateau une lance qui lui transperça les deux cuisses si violemment qu'elle le laissa gravement blessé, comme cela est encore bien visible, et jamais depuis il ne put guérir de cette blessure, et il ne le pourra avant que vous veniez à lui. C'est ainsi

qu'à cause de l'audace qu'il manifesta, cet homme fut gravement blessé. Et, à cause de ce châtement, on dit que fut cruelle envers lui cette épée qui aurait dû se montrer bienveillante à son égard, car il était le meilleur chevalier et l'homme de plus grande valeur qui existât alors.

« Au nom de Dieu, mademoiselle, disent les chevaliers, vous nous en avez tant appris que nous voyons bien maintenant qu'on ne doit pas renoncer à prendre cette épée à cause de l'inscription. »

Alors ils regardent le lit et voient qu'il est en bois et sans matelas. Au devant du lit, au milieu, il y avait un fuseau qui était enfoncé dans le bois, qui était de la largeur/longueur du lit, si bien qu'il se dressait tout droit. D'autre part, il y en avait un autre à l'arrière, après le bord du lit, qui était planté tout droit et faisait face au premier. D'un fuseau à l'autre, il y avait autant de distance que le lit était long<sup>11</sup>. Et au-dessus de ces deux fuseaux, il y en avait un autre assez fin, taillé au carré, qui était chevillé dans les deux autres. Le fuseau qui était enfoncé à l'avant du lit était plus blanc que de la neige récemment tombée ; celui de derrière, aussi rouge que des gouttes de sang vermeil ; celui qui s'étendait au-dessus des deux autres, aussi vert qu'une émeraude. De ces trois couleurs étaient les trois fuseaux, sur le lit. Sachez que c'étaient véritablement des couleurs naturelles, non peintes, car elles n'y avaient pas été appliquées par un quelconque mortel. Et, parce que bien des gens pourraient entendre cela et le tenir pour un mensonge, si on ne leur faisait comprendre comment cela peut être, le récit se détourne un moment de son chemin naturel et de sa matière pour expliquer les particularités des trois fuseaux aux trois couleurs.

---

<sup>11</sup> Ce passage est difficile à traduire. Soit l'on peut comprendre que les trois fuseaux forment un arc au-dessus du lit, mais dans sa largeur (mais les notions de devant et derrière semblent alors peu compréhensibles). Soit l'on peut comprendre que les trois fuseaux forment un arc au-dessus du lit, mais dans sa longueur (et c'est alors les emplois de /longueur/ et /lé/, qui semblent inversés.)